LA FOLLE JOURNÉE,

OU

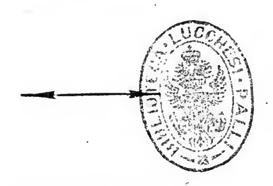
LE MARIAGE DE FIGARO,

Comédie en cinq actes, en prose;

PAR M. DE BEAUMARCHAIS.

REPRÉSENTÉE pour la première fois, par les Comédiens français, le mardi 27 Avril 1784, et remise au théâtre Faydeau l'an V, avec des corrections conformes à la représentation.

En faveur du badinage,
Faites grace à la raison. *Vaud. de la pièce.*



A PARIS,

AU PASSAGE FAYDEAU.

An six de la République.

PERSONNAGES.

LE COMTE ALMAVIVA, * Grand-Corrégidor d'Andalousie ... { Citoyens MOLÉ. FLEURY.

LA COMTESSE, sa femme ... { Cit. SAINT-VAL. CONTAT.

FIGARO, Valet-de-chambre du Comte et concierge du château ... D'AZINCOURT.

SUZANNE, première camariste de la Comtesse, et fiancée de Figaro ... { Citoyenn. CONTAT. DEVIENNE.

MARCELINE, femme de charge ... { Cit. BELLECOURT. LACHASSAIGNE.

ANTONIO, Jardinier du château, oncle de Suzanne, et père de Fanchette ... BELMONT.

FANCHETTE, fille d'Antonio ... { Citoy. LAURENT. MARS.

CHÉRUBIN, premier page du Comte ... { Citoyen. OLIVIER. ÉMILIE CONTAT.

BARTHOLO, Médecin de Séville ... { Cit. DESESSARTS. CAUMONT.

BAZILE, maître de clavecin de la Comtesse ... { Citoy. VANHOVE. DEGLIGNY.

DON GUSMAN BRID'OISON, Lieutenant du siége ... { Citoy. PREVILLE. DUGAZON. LAROCHELLE.

DOUBLEMAIN, greffier, secrétaire de don Gusman ... Citoyen MARSY.

UN HUISSIER-AUDIENCIER ... Citoyen LAROCHELLE.

GRIPPE-SOLEIL, jeune pâtoureau ... Cit. CHAMPVILLE.

UNE JEUNE BERGERE ... Citoyenne DANTIER.

PEDRILLE, piqueur du Comte ... Citoyen FLORENCE.

PERSONNAGES MUETS.

TROUPE DE VALETS.
TROUPE DE PAYSANNES.
TROUPE DE PAYSANS.

La Scène est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

LA FOLLE JOURNÉE,

OU

LE MARIAGE DE FIGARO.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une chambre à demi-démeublée, un grand fauteuil de malade est au milieu. FIGARO, avec une toise, mesure le plancher. SUZANNE attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'orange, appelé chapeau de la mariée.

SCÈNE I.

FIGARO, SUZANNE.

FIGARO.

DIX-NEUF pieds sur vingt-six.

SUZANNE.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau: le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO, *lui prenant les mains.*

Sans comparaison, ma charmante. O! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!....

SUZANNE *se retire.*

Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne, aura bonne grace ici.

SUZANNE.

Dans cette chambre?

FIGARO.

Il nous la cède.

SUZANNE.

Et moi je n'en veux point.

FIGARO.

Pourquoi?

SUZANNE.

Je n'en veux point.

FIGARO.

Mais encore?

SUZANNE.

Elle me déplait.

FIGARO.

On dit une raison.

SUZANNE.

Si je n'en veux pas dire?

FIGARO.

O! quand elles sont sûres de nous!

SUZANNE.

Prouver que j'ai raison, serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non?

FIGARO.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartemens. La nuit, si madame est incommodée elle sonnera de son côté; zeste, en deux pas, tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac, en trois sauts, me voilà rendu.

SUZANNE.

Fort bien! mais, quand il aura *tinté* le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission; zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts.....

FIGARO.

Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE.

Il faudrait m'écouter tranquillement

FIGARO.

Eh qu'est-ce qu'il y a? Bon dieu!

SUZANNE.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vûes, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisirs, et

mon noble maître à chanter, me répète chaque jour, en me donnant leçon.

FIGARO.

Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a duement redressé la moëlle épinière à quelqu'un.......

SUZANNE.

Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO.

J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE.

Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO.

On le dit.

SUZANNE.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO.

On a tort.

SUZANNE.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart-d'heure, seule à seule, qu'un ancien droit du seigneur.... Tu sais s'il était triste!

FIGARO.

Je le sais tellement que si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE.

Hé bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, *se frottant la tête.*

Ma tête s'amollit de surprise; et mon front fertilisé....

SUZANNE.

Ne le frotte donc pas!

FIGARO.

Quel danger?

SUZANNE, *riant.*

S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux....

FIGARO.

Tu ris friponne! Ah! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piége, et d'empocher son or!

SUZANNE.

De l'intrigue, et de l'argent; te voilà dans ta sphère.

FIGARO.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE.

La crainte?

FIGARO.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse; mais d'échapper au péril en la menant à bien: car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour sa peine, il n'est rien de plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais...... (*On sonne de l'intérieur*).

SUZANNE.

Voilà madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE.

A mon amant aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en dirait demain mon mari. (*Figaro l'embrasse*).

SUZANNE.

Hé bien! hé bien!

FIGARO.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour!

SUZANNE, *se défrippant.*

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, *mystérieusement.*

Quand je pourrai te le prouver, du soir jusqu'au matin. (*On sonne une seconde fois.*)

SUZANNE *de loin, les doigts unis sur sa bouche.*

Voilà votre baiser, monsieur; je n'ai plus rien à vous.

FIGARO *court après elle.*

O! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II.

FIGARO *seul.*

LA charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaîté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!..... (*Il marche vivement en se frottant les mains.*) Ah, monseigneur! Mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner..... à garder? Je cherchais aussi pourquoi, m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courier de dépêches. J'entends, monsieur le comte: trois promotions à la fois; vous, compagnon ministre; moi, cassecou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette courier! pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! Me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même-tems, les affaires de votre maître, et celles de votre valet! représenter, à-la-fois, le roi et moi, dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile, fripon mon cadet! Je veux t'apprendre à clocher devant les boîteux; je veux..... non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! d'abord, avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marceline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présens; donner le change aux petites passions de monsieur le comte; étriller rondement monsieur du Bazile, etc.......

SCÈNE III.

MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompt.*

...HÉÉÉÉ, voilà le gros docteur, la fête sera complette. Hé, bon jour cher docteur de mon cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château?

BARTHOLO, *avec dédain.*

Ah, mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO.

Cela serait bien généreux!

BARTHOLO.

Certainement, et par trop sôt.

FIGARO.

Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO.

Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO.

On n'aura pas pris soin de votre mule!

BARTHOLO *en colère.*

Bavard enragé, laissez-nous.

FIGARO.

Vous vous fâchez, docteur? Les gens de votre état sont bien durs! pas plus de pitié des pauvres animaux....... en vérité......... que si c'était des hommes! Adieu, Marceline: avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Elle vous le comptera de reste. (*Il sort*).

SCENE IV.

MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.*

CE drôle est toujours le même! et, à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent.....

MARCELINE *le retourne.*

Enfin vous voilà donc, éternel docteur? toujours si grave et si compassé, qu'on pourrait mourir en attendant vos secours, comme on s'est jadis marié, malgré vos précautions.

BARTHOLO.

Toujours amère et provoquante! Hé bien, qui rend donc ma présence au château si nécessaire? Monsieur le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELINE.

Non, docteur.

BARTHOLO.

La Rosine, sa trompeuse Comtesse, est-elle incommodée, dieu merci?

MARCELINE.

Elle languit.

BARTHOLO.

Et de quoi?

MARCELINE.

Son mari la néglige.

BARTHOLO *avec joie.*

Ah, le digne époux qui me venge!

MARCELINE.

On ne sait comment définir le comte, il est jaloux et libertin.

BARTHOLO.

Libertin par ennui, jaloux par vanité; cela va sans dire.

MARCELINE.

Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union....

BARTHOLO.

Que son excellence a rendue nécessaire!

MARCELINE.

Pas tout-à-fait; mais dont son excellence voudrait égayer en secret l'évènement avec l'épousée.....

BARTHOLO.

De monsieur Figaro? c'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE.

Bazile assure.

BARTHOLO.

Cet autre maraut loge ici? C'est une caverne! Hé qu'y fait-il?

MARCELINE.

Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve, est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si long-tems.

BARTHOLO.

Je me serais débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE.

De quelle manière?

BARTHOLO.

En l'épousant.

MARCELINE.

Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? Ne le devez-vous pas? Où est le souvenir de vos engagemens? Qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel, ce fruit d'un amour oublié qui devait nous conduire à des noces?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.*

Est-ce pour écouter ces sornettes, que vous m'avez fait venir de Séville? et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif........

MARCELINE.

Eh bien, n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser; aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO.

Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes?.....

MARCELINE.

Eh! qui pourrait-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro?

BARTHOLO.

Ce fripon-là?

MARCELINE.

Jamais fâché; toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; sémillant, généreux! généreux.....

BARTHOLO.

Comme un voleur.

MARCELINE.

Comme un seigneur. Charmant enfin; mais c'est le plus grand monstre!

BARTHOLO.

Et sa Suzanne?

MARCELINE.

Elle ne l'aurait pas la rusée, si vous vouliez m'aider, mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO.

Le jour de son mariage?

MARCELINE.

On en rompt de plus avancés : et si je ne craignais d'éventer un petit secret des femmes!......

BARTHOLO.

En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE.

Ah, vous savez que je n'en ai pas pour vous! Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée; que toute femme en sent l'importance; effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO.

Où cela mènera-t-il?

MARCELINE.

Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser

le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage; alors le mien devient certain.

BARTHOLO.

Elle a raison. Parbleu, c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, *vîte.*

Et qui croit ajouter à ses plaisirs, en trompant mes espérances.

BARTHOLO.

Et qu'il m'a volé dans le tems, cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE.

Ah quelle volupté!

BARTHOLO.

De punir un scélérat......

MARCELINE.

De l'épouser, docteur! de l'épouser!

SCÈNE V.

MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, *un bonnet de femme avec un large ruban dans la main, une robe de femme sur le bras.*

L'ÉPOUSER! l'épouser! qui donc? mon Figaro?

MARCELINE, *aigrement.*

Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, *riant.*

Le bon argument de femme en colère! nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE.

Sans compter monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, *une révérence.*

Votre servante, madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, *une révérence.*

Bien la vôtre, madame; où donc est l'amertume? n'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE.

Qu'il procure?

MARCELINE.

Oui, madame.

SUZANNE.

Heureusement la jalousie de madame est aussi connue, que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE.

On eût pu les rendre plus forts, en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE.

O cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE.

Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, *attirant Marceline.*

Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, *une révérence.*

L'accordée secrète de monseigneur.

SUZANNE, *une révérence.*

Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu, madame?

SUZANNE, *une révérence.*

A cet égard, madame n'a rien à desirer.

MARCELINE, *une révérence.*

C'est une si jolie personne que madame!

SUZANNE, *une révérence.*

Eh mais assez pour désoler madame.

MARCELINE, *une révérence.*

Sur-tout bien respectable!

SUZANNE, *une révérence.*

C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, *outrée.*

Aux duègnes! aux duègnes!

BARTHOLO, *l'arrêtant.*

Marceline!

MARCELINE.

Allons, docteur; car je n'y tiendrais pas. Bon jour, madame. (*Une révérence*).

SCÈNE VI.

SUZANNE *seule.*

Allez, madame! allez, pédante! je crains aussi peu vos efforts, que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille sibylle! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la

jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château ! (*Elle jette la robe qu'elle tient, sur une chaise.*) Je ne sais plus ce que je venais prendre.

SCÈNE VII.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, *accourant.*

AH Suzon ! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas ! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE.

Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur ?

CHÉRUBIN, *piteusement.*

Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE *le contrefait.*

Chérubin, quelle sottise !

CHÉRUBIN.

Il m'a trouvé hier au soir chez ta cousine Fanchette, à qui je fesais répéter son petit rôle d'innocente, pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur, en me voyant ! —— *Sortez*, m'a-t-il dit, *petit*........ Je n'ose pas prononcer, devant une femme, le gros mot qu'il a dit : *sortez*, et *demain vous nè coucherez pas au château.* Si madame, si ma belle maraine ne parvient pas à l'appaiser ; c'est fait Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE.

De me voir ! moi ? c'est mon tour ! ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret.

CHERUBIN.

Ah, Suzon, qu'elle est noble et belle ! mais qu'elle est imposante !

SUZANNE.

C'est-à-dire que je ne le suis pas, et qu'on peut oser avec moi.

CHÉRUBIN.

Tu sais bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse ! A tous momens la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle........ Ah, Suzon ! je donnerais..... Qu'est-ce que tu tiens donc-là ?

SUZANNE, *raillant.*

Hélas, l'heureux bonnet, et le fortuné ruban qui renferment, la nuit, les cheveux de cette belle maraine.....

CHÉRUBIN, *vivement.*

Son ruban de nuit! donne-le moi, mon cœur.

SUZANNE, *le retirant.*

Eh que non pas : — *Son cœur!* Comme il est famillier donc! si ce n'était pas un morveux sans conséquence. (*Chérubin arrache le ruban*); ah, le ruban!

CHÉRUBIN *tourne autour du grand fauteuil.*

Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE *tourne après lui.*

O! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!..... Rendez-vous le ruban? (*Elle veut le reprendre*).

CHERUBIN *tire une romance de sa poche.*

Laisse, ah, laisse-le moi, Suzon; je te donnerai ma romance, et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes momens, le tien y versera le seul rayon de joie, qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE *arrache la romance.*

Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous surprend chez elle; et vous soupirez pour madame; et vous m'en contez à moi par-dessus le marché!

CHERUBIN *exalté.*

Cela est vrai, d'honneur! je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque tems je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme; les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul, en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux arbres, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues.— Hier je rencontrai Marceline.....

SUZANNE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah!

CHERUBIN.

Pourquoi non? elle est femme! elle est fille! une fille! une femme! ah que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressans!

SUZANNE.

Il devient fou!

CHERUBIN.

Fanchette est douce; elle m'écoute au moins, tu ne l'es pas, toi!

SUZANNE.

C'est bien dommage; écoutez donc monsieur?

(*Elle veut arracher le ruban*).

CHERUBIN *tourne en fuyant.*

Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers.

(*Il lui donne la chasse à son tour*).

SUZANNE *tourne en fuyant.*

Mille soufflets si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse! et loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : c'est bien fait, monseigneur; chassez - nous ce petit voleur; renvoyez à ses parens un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHERUBIN *voit le comte entrer; il se jette derrière le fauteuil avec effroi.*

Je suis perdu.

SUZANNE.

Quelle frayeur?

SCENE VIII.

SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN caché.

SUZANNE *apperçoit le comte.*

Ah!......

(*Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.*).

LE COMTE *s'avance.*

Tu es émue, Suzon! tu parlais seule, et ton petit cœur paraît dans une agitation.... bien pardonnable, au reste, un jour comme celui ci.

SUZANNE, *troublée.*

Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvait avec moi......

LE COMTE.

Je serais désolé que l'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vûes, écoute.

(*Il s'assied dans le fauteuil*).

SUZANNE, *vivement.*

Je n'écoute rien.

LE COMTE *lui prend la main.*

Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro: je lui donne un excellent poste; le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE.

Ah, si j'osais parler!

LE COMTE *la rapproche de lui.*

Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE *effrayée.*

Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE.

Mais dis auparavant.

SUZANNE, *en colère.*

Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE.

Sur le devoir des femmes.

SUZANNE.

Eh bien! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur.....

LE COMTE, *gaîment.*

Qui faisait bien de la peine aux filles! ah Suzette! ce droit charmant! Si tu venais en jaser sur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur.....

BAZILE *parle en dehors.*

Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE *se lève.*

Quelle est cette voix?

SUZANNE.

Que je suis malheureuse!

LE COMTE.

Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, *troublée.*

Que jé vous laisse ici.

BAZILE *crie en dehors.*

Monseigneur était chez madame, il en est sorti: je vais voir.

LE COMTE.

Et pas un lieu pour se cacher! ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vîte.

SUZANNE *lui barre le chemin, il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le petit Page; mais pendant que le Comte s'abaisse et prend sa place; Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil, à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le Page, et se met devant le fauteuil.*

SCÈNE IX.

LE COMTE et CHÉRUBIN cachés, SUZANNE, BAZILE.

BAZILE.

N'AURIEZ-VOUS pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUZANNE, *brusquement.*

Hé pourquoi l'aurais-je vu? Laissez-moi.

BAZILE, *s'approche.*

Si vous étiez plus raisonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE.

Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, *à part.*

Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE.

Desirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE.

Dans vos affreux principes! agent de corruption.

BAZILE.

Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grace à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE.

Indigne!

BAZILE.

De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé ....

SUZANNE, *outrée.*

Des horreurs. Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE.

La, la, mauvaise! Dieu vous appaise! il n'en sera que ce que vous voulez; mais ne croyez pas non plus que je regarde M. Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur: et sans le petit Page.....

SUZANNE, *timidement.*

Don Chérubin?

BAZILE, *la contrefait.*

Cherubino di amore, qui tourne autour de vous sans cesse et qui ce matin encore, rôdait ici pour y entrer, quand je vous ai quittée; dites que cela n'est pas vrai?

SUZANNE.

Quelle imposture! allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE.

On est un méchant homme, parce qu'on voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, *en colère.*

Ah! oui, pour moi!....

BAZILE.

A moins qu'il ne l'ait composée pour madame! En effet, quand il sert à table on dit qu'il la regarde avec des yeux!.... mais peste qu'il ne s'y joue pas; monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, *outrée.*

Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrace de son maître.

BAZILE.

L'ai-je inventé? Je le dis, parce que tout le monde en parle.

LE COMTE *se lève.*

Comment tout le monde en parle!

SUZANNE.

Ah ciel!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE.

Ah, que je suis fâché d'être entré!

SUZANNE, *troublée.*

Mon dieu! mon dieu!

LE COMTE, *à Bazile.*

Elle est saisie. Asséyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE *le repousse vivement.*

Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne.

LE COMTE.

Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE.

Moi je suis désolé de m'être égayé sur le Page, puisque vous l'entendiez; je n'en usais ainsi, que pour pénétrer ses sentimens; car au fond.....

LE COMTE.

Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parens.

BAZILE.

Monseigneur, pour un badinage?

LE COMTE.

Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE.

Avec Fanchette?

LE COMTE.

Et dans sa chambre.

SUZANNE, *outrée*.

Où monseigneur avait sans doute affaire aussi.

LE COMTE, *gaîment*.

J'en aime assez la remarque.

BAZILE.

Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, *gaîment*.

Mais non; j'allais chercher son oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est longtems à m'ouvrir; ta cousine a l'air empêtré, je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avait derrière la porte une espèce de rideau, de porte-manteau, de je ne sais quoi, qui couvrait des hardes; sans faire semblant de rien, je vais doucement lever ce rideau, (*pour imiter le geste il lève la robe du fauteuil*), Et je vois.... *Il apperçoit le Page*. Ah....

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE.

Encore mieux.

LE COMTE, *à Suzanne*.

A merveilles, mademoiselle : à peine fiancée vous faites ces apprêts? C'était pour recevoir mon Page que vous desi[rez] d'être seule? Et vous! monsieur, qui ne changea point de co[n]duite; il vous manquait de vous adresser, sans respect pour vo[tre] marraine, à sa première camariste, à la femme de votre ami! m[ais] je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime [et] que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie: était-il av[ec] vous, Bazile?

SUZANNE, *outrée*.

Il n'y a ni tromperie, ni victime; il était là lorsque vous me parliez.

LE COMTE.

Puisse-tu mentir en le disant! son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE.

Il me priait d'engager madame à vous demander sa grace. Votre arrivée l'a si fort troublé, qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE, *en colère.*

Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN.

Hélas, monseigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE, *emporté.*

Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN.

Pardon ; mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, *plus outré.*

C'est donc une couleuvre, que ce petit.... serpent-là ! il nous écoutait !

CHÉRUBIN.

Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE.

O perfidie ! (*à Suzanne*). Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE.

Contenez-vous, on vient.

LE COMTE, *tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds.*

Il resterait là devant toute la terre !

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE.

[Bea]ucoup de Valets, Paysannes et Payans vêtus de blanc.

[FI]GARO, *tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la Comtesse.*

IL n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE.

Vous les voyez, M. le Comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point ; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable.....

LE COMTE, *embarrassé.*

Il faudrait qu'elle le fût beaucoup.....

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, *bas à Figaro.*
Qui ne mèneront à rien.

FIGARO, *bas.*
Va toujours.

LE COMTE, *à Figaro.*
Que voulez-vous ?

FIGARO.
Monseigneur, vos vassaux touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux, que votre amour pour madame.....

LE COMTE.
Hé bien, ce droit n'existe plus ; que veux-tu dire ?

FIGARO, *malignement.*
Qu'il est bien tems que la vertu d'un si bon maître éclate ; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je desire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, *plus embarrassé.*
Tu te moques, ami ! l'abolition d'un droit honteux, n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins ; mais en exiger le premier, le plus doux emploi, comme une servile redevance, ah c'est la tyrannie d'un vandale, et non le droit avoué d'un noble castillan.

FIGARO, *tenant Suzanne par la main.*
Permettez donc que cette jeune créature, de qui votre sagesse a préservé l'honneur, reçoive de votre main, publiquement, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions. — Adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur, rappelle à jamais le souvenir.....

LE COMTE, *embarrassé.*
Si je ne savais pas qu'amoureux, poëte et musicien, sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies....

FIGARO.
Joignez-vous à moi, mes amis.

Tous ensemble.
Monseigneur ! monseigneur !

SUZANNE, *au Comte.*
Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien ?

LE COMTE, *à part.*
La perfidie !

FIGARO.
Regardez-la donc, monseigneur ; jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE.
Laissez-là ma figure, et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, *à part.*

C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE.

Je me joins à eux, M. le Comte, et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE.

Que j'ai toujours, madame; et c'est à ce titre que je me rends.

Tous ensemble.

Vivat.

LE COMTE, *à part.*

Je suis pris. (*haut*) Pour que la cérémonie eut un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt. (*à part*) Faisons vîte chercher Marceline.

FIGARO, *à Chérubin.*

Eh bien espiègle; vous n'applaudissez pas?

SUZANNE.

Il est au désespoir; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE.

Ah! monsieur, je demande sa grace.

LE COMTE.

Il ne la mérite point.

LA COMTESSE.

Hélas! il est si jeune!

LE COMTE.

Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, *tremblant.*

Pardonner généreusement, n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE.

Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE.

Si monseigneur avait cédé le droit de pardonner, ce serait sûrement le premier qu'il voudrait racheter en secret.

LE COMTE, *embarrassé.*

Sans doute.

LA COMTESSE.

Eh pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, *au Comte.*

Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles....

LE COMTE, *embarrassé.*

Eh bien, c'est assez....

FIGARO.

Qu'entend-il?

LE COMTE, *vivement.*

C'est assez, c'est assez; tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin. Je lui donne une compagnie dans ma légion.

Tous ensemble.

Vivat.

LE COMTE.

Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour joindre en Catalogne.

FIGARO.

Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE, *insiste.*

Je le veux.

CHÉRUBIN.

J'obéis.

LE COMTE.

Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

CHERUBIN, *met un genoux en terre devant la Comtesse, et ne peut parler.*

LA COMTESSE, *émue.*

Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle; allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison, où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part à vos succès. (*Chérubin se relève et retourne à sa place*).

LE COMTE.

Vous êtes bien émue, madame!

LA COMTESSE.

Je ne m'en défends pas. Qui sait, le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse! il est allié de mes parens; et de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, *à part.*

Je vois que Bazile avait raison. (*haut*) Jeune homme, embrassez Suzanne..... pour la dernière fois.

FIGARO.

Pourquoi cela, monseigneur? il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine! (*il l'embrasse*) Adieu, mon petit Chérubin. Tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant: Dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes; plus d'échaudés, de goûtés à la crême; plus de main-chaude, ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! bazanés, mal vêtus; un grand fusil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne vas pas broncher en chemin; à moins qu'un bon coup de feu.....

SUZANNE.

Fi donc, l'horreur!

LA COMTESSE.

Quel pronostic?

LE COMTE.

Où est donc Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres!

FANCHETTE.

Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE.

Et elle en reviendra?

BAZILE.

Quand il plaira à Dieu.

FIGARO.

S'il lui plaisait qu'il ne lui plût jamais.....

FANCHETTE.

M. le Docteur lui donnait le bras.

LE COMTE, *vivement.*

Le Docteur est ici?

BAZILE.

Elle s'en est d'abord emparée.....

LE COMTE, *à part.*

Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE.

Elle avait l'air bien échauffée, elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, et faisait comme çà, de grands bras..... et M. le Docteur lui faisait comme çà, de la main, en l'appaisant: elle paraissait si courroucée! elle nommait mon cousin Figaro.

LE COMTE, *lui prend le menton.*

Cousin..... futur.

FANCHETTE, *montrant Chérubin.*

Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?....

LE COMTE, *interrompt.*

Bon jour, bon jour, petite.

FIGARO.

C'est son chien d'amour qui la berce; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, *à part.*

Elle la troublera, je t'en réponds. (*haut*) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, *à Figaro.*

Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Est-il bien enfilé?

SUZANNE.

Charmant garçon! (*Ils sortent tous*).

SCÈNE XI.

CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE.

Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.

FIGARO.

Ah çà, vous autres! la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder : ne faisons pas comme ces acteurs, qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est la plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, *malignement.*

Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, *faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser.*

Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN.

Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO.

Et toi, tu voudrais bien rester?

CHÉRUBIN.

Ah! si je le voudrais!

FIGARO.

Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un tems de galop jusqu'à la ferme, reviens à pied par les derrières; monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'appaiser après la fête.

CHÉRUBIN.

Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle.

BAZILE.

Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours, que vous ne la quittez pas?

FIGARO.

Tu n'as rien affaire aujourd'hui, donne-lui par grace une leçon.

BAZILE.

Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père n'est pas satisfait; la fille a été souffletée; elle n'étudie pas avec vous : Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins! *tant va la cruche à l'eau!....*

FIGARO.

Ah! voilà notre imbécile avec ses vieux proverbes! Hé bien,

pédant! que dit la sagesse des nations? *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin....*

BAZILE.

Elle s'emplit.

FIGARO, *en s'en allant.*

Pas si bête, pourtant, pas si bête!

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente une superbe chambre à coucher, un grand lit en alcove, une estrade au devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite, celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte dans le fond, va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE I.

SUZANNE et LA COMTESSE, *entrent par la porte à droite.*

LA COMTESSE *se jette dans une bergère.*

Ferme la porte, Suzanne, et conte-moi tout, dans le plus grand détail.

SUZANNE.

Je n'ai rien caché à madame.

LA COMTESSE.

Quoi, Suzon, il voulait te séduire?

SUZANNE.

Oh que non. Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante: il voulait m'acheter.

LA COMTESSE.

Et le petit Page était présent?

SUZANNE.

C'est-à-dire, caché derrière le grand fauteuil. Il venait me prier de vous demander sa grace,

LA COMTESSE.

Hé pourquoi ne pas s'adresser à moi-même; est-ce que je l'aurais refusé, Suzon?

SUZANNE.

C'est ce que j'ai dit: mais ses regrets de partir, et sur tout de quitter madame! *Ah Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!*

LA COMTESSE.

Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE.

Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'est jeté dessus.....

LA COMTESSE, *souriant.*

Mon ruban?.... quelle enfance?

SUZANNE.

J'ai voulu le lui ôter; madame, c'était un lion; ses yeux brillaient..... tu ne l'auras qu'avec ma vie, disait-il, en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Eh bien, Suzon?

SUZANNE.

Eh bien, madame, est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? ma marraine par-ci; je voudrais bien par l'autre; et parce qu'il n'oserait seulement baiser la robe de madame, il voudrait toujours m'embrasser.

LA COMTESSE, *rêvant.*

Laissons..... laissons ces folies..... Enfin ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire?

SUZANNE.

Que si je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE *se lève et se promène, en se servant fortement de l'éventail.*

Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE.

Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE.

Comme tous les maris, ma chère! uniquement par orgueil. Ah je l'ai trop aimée! Je l'ai lassé de mes tendresses, et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui: mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider: viendra-t-il?

SUZANNE.

Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, *se servant de l'éventail.*

Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!....

SUZANNE.

C'est que madame parle et marche avec action.

(*Elle va ouvrir la croisée du fond*).

LA COMTESSE, *rêvant long-tems.*

Sans cette constance à me fuir..... les hommes sont bien coupables!

SUZANNE, *crie de la fenêtre.*

Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE.

Nous avons du tems devant nous. (*Elle s'assied*). On frappe, Suzon?

SUZANNE, *court ouvrir en chantant,*

Ah, c'est mon Figaro! ah, c'est mon Figaro!

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, *assise.*

SUZANNE.

Mon cher ami! viens donc. Madame est dans une impatience!....

FIGARO.

Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. M. le Comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire sa maîtresse, et c'est bien naturel.

SUZANNE.

Naturel?

FIGARO.

Puis il m'a nommé courier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE.

Tu finiras?

FIGARO.

Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encore? se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs, c'est ce que chacun fait; ce que nous allons faire nous-mêmes. Hé bien, voilà tout pourtant.

LE COMTE.

Pouvez, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO.

Qui dit cela, madame?

SUZANNE.

Au lieu de t'affliger de nos chagrins.....

FIGARO.

N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord, son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE.

C'est bien dit; mais comment?

FIGARO.

C'est déjà fait, madame, un faux avis donné sur vous....

LA COMTESSE.

Sur moi! la tête vous tourne!

FIGARO.

O! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE.

Un homme aussi jaloux!....

FIGARO.

Tant mieux: pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peut leur fouetter le sang: c'est ce que les femmes entendent si bien! Puis les tient-on fâchés tout rouge; avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur, qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE.

Et vous vous jouez ainsi de la vérite sur le compte d'une femme d'honneur.....

FIGARO.

Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE.

Il faudra que je t'en remercie!

FIGARO.

Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée, de façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le tems qu'il destinait à se complaire avec la nôtre! il est déjà tout dérouté: galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE.

Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO.

Brrrrr. Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à Monseigneur ; ni que ,rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE.

Tu comptes sur celui-là?

FIGARO.

O dame! écoutez donc; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien, et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE.

Il est joli!

LA COMTESSE.

Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendît.

FIGARO.

Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous, au rendez-vous, le Comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE.

A qui mes habits?

FIGARO.

Chérubin.

LA COMTESSE.

Il est parti.

FIGARO.

Non pas pour moi : veut-on me laisser faire?

SUZANNE.

On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO.

Deux, trois, quatre à la fois; bien embrouillées, qui se croisent. J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE.

On dit que c'est un métier si difficile!

FIGARO.

Recevoir, prendre et demander; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE.

Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO.

C'est mon dessein.

SUZANNE.

Tu disais donc?

FIGARO.

Que pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine; et puis dansez, monseigneur. (*Il sort*).

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

LA COMTESSE, *tenant sa boîte à mouches.*

Mon dieu, Suzon, comme je suis faite!..... ce jeune homme qui va venir!....

SUZANNE.

Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE, *rêve devant sa petite glace.*

Moi?.... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE.

Faisons-lui chanter sa romance. (*Elle la met sur la Comtesse*).

LA COMTESSE.

Mais, c'est qu'en vérité, mes cheveux sont dans un désordre.....

SUZANNE, *riant.*

Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles, madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, *revenant à elle.*

Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCÈNE IV.

CHÉRUBIN, *l'air honteux ;* SUZANNE, LA COMTESSE *assise.*

SUZANNE.

Entrez, M. l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN, *avance en tremblant.*

Ah, que ce nom m'afflige, madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux.... une marraine si.... bonne!....

SUZANNE.

Et si belle!

CHÉRUBIN, *avec un soupir.*

Ah! oui.

SUZANNE, *le contrefait.*

Ah! oui. Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE, *la déplie.*

De qui.... dit-on qu'elle est?*

LA COMTESSE.

Il y a de la naïveté..... du sentiment même.

SUZANNE *va poser la guittare sur un fauteuil.*

O! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui..... Ah çà, M. l'officier, vous a-t-on dit que pour égayer la soirée, nous voulions savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE.

J'ai peur que non.

SUZANNE *se mesure avec lui.*

Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (*Elle le détache*).

LA COMTESSE.

Et si quelqu'un entrait?

SUZANNE.

Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (*Elle court*); mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE.

Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (*Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre*).

SCÈNE V.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, *assise.*

LA COMTESSE.

JUSQU'A l'instant du bal, le Comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après, que le tems d'expédier votre brevet, nous a fait naître l'idée....

CHÉRUBIN *le lui montre.*

Hélas! madame, le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE.

Déjà? l'on a craint d'y perdre une minute. (*Elle lit*). Ils se sont tant pressés, qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet.

(*Elle le lui rend*).

SCÈNE VI.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, *entre avec un grand bonnet.*

LE cachet, à quoi?

LA COMTESSE.

A son brevet.

SUZANNE.

Déjà?

LA COMTESSE.

C'est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse?

SUZANNE *s'assied près de la Comtesse.*

Et la plus belle de toutes. (*Elle chante avec des épingles dans sa bouche.*

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra, mon bel ami.

(*Chérubin se met à genoux, elle le coiffe*). Madame, il est charmant!

LA COMTESSE.

Arrangez son collet, d'un air plus féminin...

SUZANNE *l'arrange.*

Là.... mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! j'en suis jalouse, moi! (*Elle lui prend le menton*). Voulez-vous bien n'être pas joli comme çà?

LA COMTESSE.

Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux. (*Elle le retrousse*). Qu'est-ce qu'il a donc au bras? un ruban!

SUZANNE.

Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avais dit que je le dirais, déjà! O! si monseigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban; car je suis presqu'aussi forte que lui.

LA COMTESSE.

Il y a du sang! (*Elle détache le ruban*).

CHERUBIN *honteux.*

Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE.

On n'a jamais mis un ruban.....

SUZANNE.

Et sur-tout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette..... la courbette..... la cornette du cheval!..... Je n'entends rien à tous ces noms-là. — Ah qu'il a le bras blanc! c'est comme une femme! plus blanc que le mien! regardez donc, madame? (*Elle les compare*).

LA COMTESSE *d'un ton glacé.*

Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé, dans ma toilette.

Suzanne lui pousse la tête, en riant; il tombe sur les deux mains. (*Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre*).

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

LA COMTESSE *reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban. Chérubin la dévore de ses regards.*

POUR mon ruban, monsieur..... comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus..... j'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCENE VIII.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *revenant.*

ET la ligature à son bras? (*Elle remet à la Comtesse du taffetas gommé et des ciseaux*).

LA COMTESSE.

En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet.

(*Suzanne sort par la porte du fond, en emportant le manteau du Page*).

SCÈNE IX.

CHÉRUBIN *à genoux*, LA COMTESSE *assise*.

CHÉRUBIN, *les yeux baissés.*

CELUI qui m'est ôté, m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE.

Par quelle vertu? (*lui montrant le taffetas*), ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN *hésitant.*

Quand un ruban..... a serré la tête...... ou touché la peau d'une personne.....

LA COMTESSE, *coupant la phrase.*

...... Etrangère, il devient bon pour les blessures? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure.... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN *pénétré.*

Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE.

Non, pour toujours.

CHÉRUBIN.

Je suis si malheureux !

LA COMTESSE *émue.*

Il pleure à présent ! c'est ce vilain Figaro avec son pronostic !

CHÉRUBIN *exalté.*

Ah ! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit ! sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oserait.....

LA COMTESSE *l'interrompt, et lui essuie les yeux avec son mouchoir.*

Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (*On frappe à la porte, elle élève la voix*). Qui frappe ainsi chez moi ?

SCÈNE X.

CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE, *en dehors.*

LE COMTE, *en dehors.*

POURQUOI donc enfermée?

LA COMTESSE *troublée se lève.*

C'est mon époux ! grands dieux !.... (*à Chérubin qui s'est levé aussi*), vous sans manteau, le cou et les bras nuds ! seul avec moi ! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie !.....

LE COMTE, *en dehors.*

Vous n'ouvrez pas ?

LA COMTESSE.

C'est que.... je suis seule.

LE COMTE, *en dehors.*

Seule ! avec qui parlez-vous donc ?

LA COMTESSE *cherchant.*

..... Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, *à part.*

Après les scènes d'hier et de ce matin ; il me tuerait sur la place ! (*Il court au cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui*).

SCÈNE XI.

LA COMTESSE *seule, en ôte la clé et court ouvrir au Comte.*

AH quelle faute! quelle faute!

SCÈNE XII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *un peu sévère.*

VOUS n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer?

LA COMTESSE *troublée.*

Je.... je chiffonnais.... oui je chiffonnais, avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE *l'examine.*

Vous avez l'air et le ton bien altérés!

LA COMTESSE.

Cela n'est pas étonnant..... pas étonnant du tout..... je vous assure..... Nous parlions de vous..... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE.

Vous parliez de moi!.... Je suis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a.... pourtant agité.

LA COMTESSE.

Comment, monsieur?.... quel billet?

LE COMTE.

Il faut avouer, madame, que vous ou moi, sommes entourés d'êtres.... bien méchans! On me donne avis que, dans la journée, quelqu'un que je crois absent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE.

Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE.

Ce soir, pour la noce de Suzanne!

LA COMTESSE.

Pour rien au monde; je suis très-incommodée.

LE COMTE.

Heureusement le Docteur est ici.

(*Le Page fait tomber une chaise dans le cabinet*).

Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, *plus troublée.*

Du bruit?

LE COMTE.

On a fait tomber un meuble.

LA COMTESSE.

Je.... n'ai rien entendu, pour moi.

LE COMTE.

Il faut que vous soyez furieusement préoccupée?

LA COMTESSE.

Préoccupée! de quoi?

LE COMTE.

Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE.

Hé.... que voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

LE COMTE.

C'est moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE.

Hé mais.... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE.

Vous avez dit qu'elle était passée chez elle!

LA COMTESSE.

Passée.... ou entré là; je ne sais lequel.

LE COMTE.

Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE.

Du trouble pour ma camariste?

LE COMTE.

Pour votre camariste, je ne sais; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE.

Assurément, monsieur, cette fille vous trouble, et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE *en colère.*

Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE.

Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais voilà des soupçons les moins fondés.....

SCENE XIII.

LE COMTE, LA COMTESSE; SUZANNE *entre avec des hardes et pousse la porte du fond.*

LE COMTE.

Ils en seront plus aisés à détruire. *Il parle au cabinet.* — Sortez, Suzon; je vous l'ordonne.

(*Suzanne s'arrête auprès de l'alcove dans le fond*).

LA COMTESSE.

Elle est presque nue, monsieur: vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayait les hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie, quand elle vous a entendu.

LE COMTE.

Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (*Il se tourne vers la porte du cabinet*). Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet?

(*Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve et s'y cache.*

LA COMTESSE *vivement, parlant au cabinet.*

Suzon, je vous défends de répondre. (*Au Comte*). On n'a jamais poussé si loin la tyrannie!

LE COMTE *s'avance au cabinet.*

Oh bien, puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE *se met au-devant.*

Par-tout ailleurs je ne puis l'empêcher; mais j'espère aussi que chez moi.....

LE COMTE.

Et moi j'espère savoir, dans un moment, quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clé, serait, je le vois, inutile! mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà quelqu'un?

LA COMTESSE.

Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château?

LE COMTE.

Fort bien, madame; en effet j'y suffirai; je vais à l'instant prendre ce qu'il faut.... *Il marche pour sortir et revient.* Mais pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant.... une chose aussi simple, apparemment, ne me sera pas refusée?

LA COMTESSE *troublée.*

Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE.

Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi, pour que vous soyez pleinement justifiée. (*Il va fermer la porte du fond, et en ôte la clé*).

LA COMTESSE, *à part*.

O ciel, étourderie funeste!

LE COMTE *revenant à elle*.

Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie; (*il élève la voix*), et quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour.....

LA COMTESSE.

En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure..... (*Le Comte l'emmène et ferme la porte à la clé*).

SCÈNE XIV.

SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE *sort de l'alcove, accourt au cabinet et parle à la serrure*.

Ouvrez, Chérubin, ouvrez vîte, c'est Suzanne, ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN *sort*.

Ah, Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE.

Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN *effrayé*.

Et par où sortir?

SUZANNE.

Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN.

S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE.

Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait! et nous serions perdues. — Courez conter à Figaro.....

CHÉRUBIN.

La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute. (*Il court y regarder*).

SUZANNE *avec effroi*.

Un grand étage! impossible! ah ma pauvre maîtresse! et mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN *revient*

Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE *le retient et s'écrie :*

Il va se tuer !

CHÉRUBIN *exalté.*

Dans un gouffre allumé, Suzon! oui je m'y jetterais, plutôt que de lui nuire.... Et ce baiser va me porter bonheur. (*Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre*).

SCÈNE XV.

SUZANNE *seule, un cri de frayeur.*

AH!.... (*Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre*). Il est déjà bien loin. O le petit garnement! aussi leste que joli! si celui-là manque de femmes..... Prenons sa place au plutôt. (*En entrant dans le cabinet*). Vous pouvez à présent, M. le Comte, rompre la cloison, si cela vous amuse; au diantre qui répond un mot. (*Elle s'y enferme*).

SCENE XVI.

LE COMTE et LA COMTESSE *rentrent dans la chambre.*

LE COMTE, *une pince à la main, qu'il jette sur le fauteuil.*

TOUT est bien comme je l'ai laissé, madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites? Encore une fois, voulez-vous l'ouvrir?

LA COMTESSE.

Eh! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs; malgré leur déraison, je les excuserais; j'oublierais, peut-être, en faveur du motif, ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE.

Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte; ou je vais à l'instant....

LA COMTESSE *au-devant.*

Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE.

Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE *effrayée.*

Hé bien, monsieur, vous le verrez. Ecoutez-moi..... tranquillement.

LE COMTE.

Ce n'est donc pas Suzanne.

LA COMTESSE *timidement.*

Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter.... Nous disposions une plaisanterie.... bien innocente, en vérité, pour ce soir.... et je vous jure....

LE COMTE.

Et vous me jurez?

LA COMTESSE.

Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vite.*

L'un que l'autre? c'est un homme.

LA COMTESSE.

Un enfant, monsieur?

LE COMTE.

Hé qui donc?

LA COMTESSE.

A peine osai-je le nommer.

LE COMTE *furieux.*

Je le tuerai.

LA COMTESSE.

Grands dieux!

LE COMTE.

Parlez donc.

LA COMTESSE.

Ce jeune.... Chérubin.

LE COMTE.

Chérubin! l'insolent! voilà mes soupçons, et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.*

Ah! monsieur, gardez de penser.

LE COMTE, *frappant du pied.*

(*A part*). Je trouverai par-tout ce maudit Page! (*Haut*). Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue en le congédiant ce matin; il serait parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne serait pas si soigneusement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE.

Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet.*

Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE, *le prend à bras-le-corps, en l'éloignant.*

Ah! monsieur, monsieur, votre colère, me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grace; et que le désordre où vous l'allez trouver....

LE COMTE.

Du désordre!

LA COMTESSE.

Hélas oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nuds; il allait essayer.....

LE COMTE.

Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne épouse! ah, vous la garderez.... long-tems; mais il faut, avant, que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE, *se jette à genoux, les bras élevés.*

M. le Comte, épargnez un enfant; je ne me consolerais pas d'avoir causé....

LE COMTE.

Vos frayeurs agravent son crime.

LA COMTESSE.

Il n'est pas coupable, il partait; c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE *furieux.*

Levez-vous. Otez-vous. Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre?

LA COMTESSE.

Eh bien! je m'ôterai, monsieur, je me leverai; je vous remettrai même la clé du cabinet; mais, au nom de votre amour.....

LE COMTE.

De mon amour! Perfide!

LA COMTESSE *se lève et lui présente la clé.*

Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant, sans lui faire aucun mal, et puisse, après tout, votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convainc pas....

LE COMTE *prenant la clé.*

Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE, *se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux.*

O! ciel! il va périr.

LE COMTE *ouvre la porte, et recule.*

C'est Suzanne.

SCÈNE XVII.

LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE *sort en riant.*

JE *le tuerai, je le tuerai.* Tuez-le donc ce méchant Page.

LE COMTE, *à part.*

Ah quelle école! (*regardant la Comtesse qui est restée stupéfaite*). Et vous aussi, vous jouez l'étonnement?.... Mais peut-être elle n'y est pas seule. (*Il entre*).

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE.

SUZANNE *accourt à sa maîtresse.*

REMETTEZ-VOUS, madame, il est bien loin, il a fait un saut.....

LA COMTESSE.

Ah, Suzon, je suis morte.

SCÈNE XIX.

LA COMTESSE *assise*, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE, *sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence.*

IL n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madame?.... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, *gaîment.*

Et moi, monseigneur?

LA COMTESSE, *son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.*

LE COMTE, *s'approche.*

Quoi, madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, *se remettant un peu.*

Eh pourquoi non, monsieur.

LE COMTE.

Quel affreux badinage! et par quel motif, je vous prie?....

LA COMTESSE.

Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE.

Nommer folie ce qui touche à l'honneur!

LA COMTESSE *assurant son ton par degrés.*

Me suis-je unie à vous pour être éternellement dévouée à l'abandon et à la jalousie, que vous seul osez concilier?

LE COMTE.

Ah! Madame, c'est sans ménagement.

SUZANNE.

Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE.

Tu as raison, et c'est à moi de m'humilier.... Pardon; je suis d'une confusion!....

SUZANNE.

Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu.

LE COMTE.

Pourquoi donc ne sortais-tu pas, lorsque je t'appelais? mauvaise!

SUZANNE.

Je me r'habillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles, et madame, qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE.

Au lieu de rappeler mes torts, aides-moi plutôt à l'appaiser.

LA COMTESSE.

Non, monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Urselines, et je vois trop qu'il en est tems.

LE COMTE.

Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE.

Je suis sûre moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE.

Eh! quand cela serait, Suzon, j'aime mieux le regretter; que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE.

Rosine!.....

LA COMTESSE.

Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! je suis la pauvre comtesse Almaviva; la triste femme délaissée, que vous n'aimez plus.

SUZANNE.

Madame.

LE COMTE, *suppliant.*

Par pitié.

LA COMTESSE.

Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE.

Mais aussi ce billet.... il m'a tourné le sang!

LA COMTESSE.

Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE.

Vous le saviez?

LA COMTESSE.

C'est cet étourdi de Figaro.....

LE COMTE.

Il en était?

LA COMTESSE.

.... Qui l'a remise à Bazile.

LE COMTE.

Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur ! lame à deux tranchans ! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE.

Vous demandez pour vous un pardon que vous refusez aux autres : voilà bien les hommes ! Ah ! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE.

Hé bien, de tout mon cœur, Comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE.

Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE.

Ah ! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste, l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait.... D'honneur il l'est encore.

LA COMTESSE, *s'efforçant de sourire.*

Je rougissais.... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une ame honnête outragée, d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, *souriant.*

Et ce Page en désordre, en veste et presque nud.....

LA COMTESSE, *montrant Suzanne.*

Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? en général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, *riant plus fort.*

Et ces prières, ces larmes feintes.....

LA COMTESSE.

Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE.

Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfans. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres ! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point.

LA COMTESSE.

C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE.

Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE.

Brisons-là, M. le Comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence, en un cas aussi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE.

Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE.

Est-ce que je l'ai dit, Suzon ?

SUZANNE

Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE.

Eh bien, que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE.

Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE.

Oui, par mon repentir.

SUZANNE.

Soupçonner un homme dans le cabinet de madame !

LE COMTE.

Elle m'en a si sévérement puni !

SUZANNE.

Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camariste.

LE COMTE.

Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE.

Ah ! Suzon ! que je suis faible ! quel exemple je te donne ! (*tendant la main au Comte.*) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE.

Bon ! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir-là?

LE COMTE *baise ardemment la main de sa femme.*

SCÈNE XX.

SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO *arrivant tout essouflé.*

On disait madame incommodée. Je suis vîte accouru..... je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE *sèchement.*

Vous êtes fort attentif!

FIGARO.

Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, monseigneur; tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permetterez que je mène ma fiancée.....

LE COMTE.

Et qui surveillera la Comtesse au château?

FIGARO.

La veiller! elle n'est pas malade.

LE COMTE.

Non, mais cet homme absent qui doit l'entretenir.

FIGARO.

Quel homme absent?

LE COMTE.

L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO.

Qui dit cela?

LE COMTE.

Quand je ne le saurais pas, d'ailleurs, fripon! ta phisionomie, qui t'accuse, me prouverait déjà que tu mens.

FIGARO.

S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui ment, c'est ma phisionomie.

SUZANNE.

Va mon pauvre Figaro! n'uses pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO.

Et quoi dit? vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE.

Que tu avais écrit le billet de tantôt, pou
monseigneur, quand il entrerait, que le p
ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COM

Qu'as-tu à répondre?

ESSE



LA COMTESSE.

Il n'y a plus rien à cacher, Figaro ; le badinage est consommé.

FIGARO, *cherchant à deviner.*

Le badinage.... est consommé ?

LE COMTE.

Oui, consommé. Que dis-tus, là-dessus ?

FIGARO.

Moi ! je dis.... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage ; et si vous l'ordonnez.....

LE COMTE.

Tu conviens donc enfin du billet ?

FIGARO.

Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi ; mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE.

Toujours mentir contre l'évidence ! à la fin cela m'irrite.

LA COMTESSE, *en riant.*

Eh, ce pauvre garçon ! pourquoi voulez-vous, monsieur qu'il dise une fois la vérité ?

FIGARO, *bas à Suzanne.*

Je l'avertis de son danger ; c'est tout ce qu'un honnête-homme peut faire.

SUZANNE, *bas.*

As-tu vu le petit Page ?

FIGARO, *bas.*

Encore tout froissé.

SUZANNE, *bas.*

Ah, pécaïre !

[illegible] A CO[illegible]SS[illegible]

Allons, [illegible] e, ils [illegible] patience est nature[illegible] pour [illegible]

[illegible] C [illegible]

[illegible] arcel[illegible] être..... au [illegible]

L A [illegible]

[illegible] ! E[illegible] D

SCÈNE XXI.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, *demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées.*

MONSEIGNEUR ! monseigneur !

LE COMTE.

Que me veux-tu, Antonio ?

ANTONIO.

Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres; et tout-à-l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE.

Par ces fenêtres?

ANTONIO.

Regardez comme on arrange mes giroflées !

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Alerte, Figaro ! alerte.

FIGARO.

Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO.

Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugemens..... ténébreux.

LE COMTE, *avec feu.*

Cet homme ! cet homme ! où est-il ?

ANTONIO.

Où il est?

LE COMTE.

Oui.

ANTONIO.

C'est ce que je dis. Il faut me le trouver, déja. Je suis votre domestique; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin; il y tombe un homme; et vous sentez..... que ma réputation en est effleurée

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Détourne, détourne.

FIGARO.

Tu boiras donc toujours ?

ANTONIO.

Et si je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE.

Mais en prendre ainsi sans besoin.....

ANTONIO.

Boire sans soif et faire l'amour en tout tems, madame; il n'y a que çà qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, *vivement.*

Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO.

Est-ce que je m'en irais?

LE COMTE.

Comment donc?

ANTONIO *se touchant le front.*

Si vous n'avez pas assez de çà pour garder un bon domestique; je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE *le secoue avec colere.*

On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO.

Oui, mon excellence; tout-à-l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant.....

LE COMTE *impatienté.*

Après?

ANTONIO.

J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (*Levant le doigt*).

LE COMTE.

Au moins tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO.

Oh! que oui-dà!..... si je l'avais vu, pourtant!

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Il ne l'a pas vu.

FIGARO.

Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, monseigneur, c'est moi qui ait sauté.

LE COMTE.

Comment, c'est vous?

ANTONIO.

Combien te faut-il, pleurard? Votre corps a donc bien grandi depuis ce tems-là? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet!

FIGARO.

Certainement; quand on saute, on se pelotone.....

ANTONIO.

M'est avis que c'était plutôt..... qui dirait, le gringalet de Page.

LE COMTE.

Chérubin, tu veux dire?

FIGARO.

Oui, revenu tout exprès avec son cheval, de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO.

O! non, je ne dis pas çà, je ne dis pas çà; je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE.

Quelle patience!

FIGARO.

J'étais dans la chambre des femmes, en veste blanche : il fait un chaud!..... J'attendais là ma Suzannette, quand j'ai oui tout-à-coup la voix de monseigneur, et le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et, s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (*Il frotte son pied*).

ANTONIO.

Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brinborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE *se jette dessus.*

Donne-le moi. (*Il ouvre le papier et le ferme*).

FIGARO, *à part.*

Je suis pris.

LE COMTE *à Figaro.*

La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche?

FIGARO *embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers.*

Non sûrement..... Mais c'est que j'en ai tant. Il faut répondre à tout..... (*Il regarde un de ses papiers*). Ceci? ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages; elle est belle!.... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison?..... Non, la voici .... J'avais l'état des meubles du petit château, dans l'autre poche......

LE COMTE *r'ouvre le papier qu'il tient.*

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Ah dieux! Suzon. C'est le brevet d'officier.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE *replie le papier.*

Eh bien! l'homme aux expédiens, vous ne devinez pas?

ANTONIO *s'approchant de Figaro.*

Monseigneur dit, si vous ne devinez pas?

FIGARO *le repousse.*

Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE.

Vous ne vous rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO.

A, a, a, ah! *Povero!* ce sera le brevet de ce malheurenx enfant, qu'il m'avait remis, et que j'ai oublié de lui rendre. O, o, o, oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? Il faut courir.....

LE COMTE.

Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO, *embarrassé.*

Il..... desirait qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE *regarde son papier.*

Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, *bas à Suzanne.*

Le cachet.

SUZANNE, *bas à Figaro.*

Le cachet manque.

LE COMTE, *à Figaro.*

Vous ne répondez pas?

FIGARO.

C'est..... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE.

L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO.

D'y apposer le sceau de vos armes. Peut-être aussi que cela ne valait pas la peine.

LE COMTE *r'ouvre le papier et le chiffonne de colère.*

Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (*A part*). C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerais pas! (*Il veut sortir avec dépit*).

FIGARO *l'arrêtant.*

Vous sortez, sans ordonner mon mariage?

SCÈNE XXII.

BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, *Valets du Comte, ses Vassaux.*

MARCELINE, *au Comte.*

NE l'ordonnez pas, monseigneur; avant de lui faire grace, vous nous devez justice. Il a des engagemens avec moi.

LE COMTE, *à part.*

Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO.

Des engamens? de quelle nature? expliquez-vous?

MARCELINE.

Oui, je m'expliquerai, malhonnête?

LA COMTESSE *s'assied sur une bergère.*

SUZANNE *est derriere elle.*

De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE.

D'une obligation de mariage.

FIGARO.

Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, *au Comte.*

Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province.....

LE COMTE.

Présentez-vous au tribunal, j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, *montrant Marceline.*

En ce cas, votre grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline.

LE COMTE, *à part.*

Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO.

Autre fou de la même espèce.

LE COMTE, *en colère, à Bazile.*

Vos droits! vos droits! il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO *frappant dans sa main.*

Il ne l'a ma foi pas manqué du premier coup; c'est son nom.

LE COMTE.

Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile! agent fidèle et sûr! allez au bourg chercher les gens du siége.

BAZILE.

Pour son affaire?

LE COMTE.

Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE.

Est-ce que je le connais?

LE COMTE.

Vous résistez!

BAZILE.

Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions?

LE COMTE.

Quoi donc?

BAZILE.

Homme à talent sur l'orgue du village; je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi, sur-tout, est d'amuser votre compagnie avec ma guittare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPE-SOLEIL *s'avance.*

J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira?

LE COMTE.

Quel est ton nom, et ton emploi?

GRIPE-SOLEIL.

Je suis Gripé-Soleil, mon bon signeu; le petit pâturiau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le troupiau; et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE.

Ton zèle me plaît; vas-y : mais, vous; (*à Bazile*) accompagnez monsieur en jouant de la guittare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPE-SOLEIL, *joyeux.*

Oh, moi, je suis de la. ...

SUZANNE *l'appaise de la main, en lui montrant la Comtesse.*

BAZILE *surpris.*

Que j'accompagne Gripe-Soleil en jouant?....

LE COMTE.

C'est votre emploi; partez, ou je vous chasse. (*Il sort*).

SCÈNE XXIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, EXCEPTÉ LE COMTE.

BAZILE, *à lui-même.*

Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis....

FIGARO.

Qu'une cruche.

BAZILE, *à part.*

Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (*A Figaro*). Ne conclus rien, crois-moi, que je ne sois de retour. (*Il va prendre la guittare sur le fauteuil du fond*).

FIGARO *le suit.*

Conclure! oh va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais.... Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?.... Allons, gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (*Il*

se met en marche à reculons, danse en chantant la séguedille suivante, Bazile accompagne, et tout le monde le suit).

SÉGUEDILLE : *Air noté.*

Je préfère à richesse,
La sagesse
De ma Suzon ;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison ;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.

(*Le bruit s'éloigne, on n'entend pas le reste*).

SCÈNE XXIV.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *dans sa bergère*.

Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a valu avec son billet.

SUZANNE.

Ah! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout-à-coup; mais ce n'a été qu'un nuage; et, par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE.

Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE.

Sans hésiter, le charmant enfant! léger...... comme une abeille.

LA COMTESSE.

Ah ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point..... que je ne pouvais rassembler deux idées.

SUZANNE.

Ah! madame, au contraire; et c'est-là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paraisse.

LA COMTESSE.

Crois-tu que le Comte en soit la dupe? et s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE.

Je vais recommander de le cacher si bien.....

LA COMTESSE.

Il faut qu'il parte. Après ce qu'il vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE.

Il est certain que je n'irais pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois.....

LA COMTESSE, *se lève.*

Attends.... Au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allais moi-même.

SUZANNE.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Il n'y aurait personne d'exposée.... le Comte alors ne pourrait nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité! cela seroit.... Allons: le bonheur d'un premier hazard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais sur-tout que personne.....

SUZANNE.

Ah! Figaro.

LA COMTESSE.

Non, non, Il voudrait mettre ici du sien.... Mon masque de velours, et ma canne; que j'aille y rêver sur la terrasse (*Suzanne entre dans le cabinet de toilette.*)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE *seule.*

Il est assez effronté mon petit projet! (*Elle se retourne.*) Ah! le ruban! mon joli ruban je! t'oubliais! (*Elle le prend sur sa bergère et le roule.*) Tu ne me quitteras plus.... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant.... Ah! monsieur le Comte! qu'avez-vous fait?.... et moi! que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI.

LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE, *met furtivement le ruban dans son sein.*

SUZANNE.

VOICI la canne et votre loup.

LA COMTESSE.

Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, *avec joie*

Madame, il est charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (*Elle baise la main de sa maîtresse.*) (*Elles sortent*).

Fin du second Acte.

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience: on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du Comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant, et les siéges, pour Brid'oison et d'autres Juges, des deux côtés de l'estrade du Comte.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente une salle du chateau, appelée salle du trône, et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous, le portrait du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, PÉDRILLE, *en veste et botté, tenant un paquet cacheté.*

LE COMTE, *vite.*

M'AS-TU bien entendu?

PÉDRILLE.

Excellence, oui. (*Il sort.*)

SCENE II.

LE COMTE *seul, criant.*

PÉDRILLE.

SCENE III.

LE COMTE, PÉDRILLE *revient.*

PÉDRILLE.

Excelence.

LE COMTE.

On ne t'a pas vu?

PÉDRILLE.

Ame qui vive.

LE COMTE.

Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE.

Il est à la grille du potager, tout sellé.

LE COMTE.

Ferme, d'un trait, jusqu'à Séville.

PÉDRILLE.

Il n'y a que trois lieues; elles sont bonnes.

LE COMTE.

En descendant sachez si le Page est arrivé.

PÉDRILLE.

Dans l'Hôtel?

LE COMTE.

Oui; sur-tout depuis quel tems?

PÉDRILLE.

J'entends.

LE COMTE.

Remets-lui son brevets, et reviens vîte.

PÉDRILLE.

Et s'il n'y était pas?

LE COMTE.

Revenez plus vîte, et m'en rendez comte : allez.

SCENE IV.

LE COMTE *seul, marche en rêvant.*

J'AI fait une gaucherie en éloignant Bazile !.... la colère n'est bonne à rien. — Ce billet remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la Comtesse. La camariste enfermée quand j'arrive La maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie. Un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue.... ou qui prétend que c'est lui.... Le fil m'échappe. Il y a là-dedans une obscurité.... Des libertés chez mes vassaux, qu'importe à gens de cette étoffe? mais la Comtesse! si quelque insolent attentait.... où m'égarai-je? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve! — Elle s'amusait; ces ris étouffés, cette joie mal éteinte! — Elle se respecte; et mon honneur.... où diable on l'a placé! De l'autre part, où suis-je? cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encor le sien!.... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? j'ai voulu vingt fois y renoncer.... Etrange effet de l'irrésolution! si je la voulais sans débat, je la desirerais mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre! Il faut le sonder adroitement (*Figaro paraît dans le fond : il s'arrête*), et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler, d'une manière détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *à part.*

NOUS y voilà.

LE COMTE.

..... S'il en sait par elle un seul mot.....

FIGARO, *à part.*

Je m'en suis douté.

LE COMTE.

..... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, *à part.*

Les amours de M. Bazile?

LE COMTE.

Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, *à part.*

Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *se retourne.*

Hein? quoi! qu'est-ce que c'est?

FIGARO *s'avance.*

Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE.

Et pourquoi ces mots?

FIGARO.

Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.*

Ma femme, s'il vous plaît?

FIGARO.

C'est.... la fin d'une réponse que je faisais : *Allez le dire à ma femme, s'il vous plaît.*

LE COMTE *se promène.*

Sa femme!.... Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler.

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.*

Je m'étais sali sur ces couches en tombant, je me changeais.

LE COMTE.

Faut-il une heure?

FIGARO.

Il faut le tems.

LE COMTE.

Les domestiques ici..... sont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO.

C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE.

..... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant.....

FIGARO.

Un danger! on dirait que je me suis engoufré tout vivant....

LE COMTE.

Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO.

Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de *la Morena;* vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! je me trouve-là par hasard, qui sait dans votre emportement si.....

LE COMTE *interrompant.*

Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO.

Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.*

Au corridor! (*à part*) je m'emporte et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.*

Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE *radouci.*

Ce n'est pas ce que je voulais dire, laissons cela. J'avais.... oui, j'avais quelqu'envie de t'emmener à Londres, courier de dépêches.... mais, toutes réflexions faites....

FIGARO.

Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE.

Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO.

Je sais *god-dam.*

LE COMTE.

Je n'entends pas.

FIGARO.

Je dis que je sais *god-dam.*

LE COMTE.

Hé bien.

FIGARO.

Diable! c'est une belle langue que l'anglais; il en faut peu pour aller loin. Avec *god-dam* en Angleterre, on ne manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faite seulement ce geste au garçon. (*Il tourne la broche*); *god-dam!* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excellent Bourgogne ou de Clairet? rien que celui-ci. (*Il débouche une bouteille*); *god-dam!* on vous sert un pot de bierre, en belle étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes, qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unies sur la bouche. Ah! *god-dam!* elle vous sangle un souflet de crocheteur; preuve qu'elle entend. Les anglais à la vérité, ajoutent par-ci, par-là, quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *god-dam* est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne....

LE COMTE, *à part.*

Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, *à part.*

Il croit que je ne sais rien; travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE.

Quel motif avait la Comtesse, pour me jouer un pareil tour?

FIGARO.

Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE.

Je la préviens sur tout, et la combles de présens.

FIGARO.

Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE.

..... Autrefois tu me disais tout.

FIGARO.

Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE.

Combien la Comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO.

Combien me donnâtes-vous, pour la tirer des mains du Docteur! tenez monseigneur n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE.

Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO.

C'est qu'on en voit par-tout quand on cherche des torts.

LE COMTE.

Une réputation détestable!

FIGARO.

Et si je vaux mieux qu'elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE.

Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO.

Comment voulez-vous? La foule est là: chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut: le reste est écrasé. Aussi c'est fait; pour moi j'y renonce.

LE COMTE.

A la fortune? (*A part*). Voici du neuf.

FIGARO.

(*A part*). A mon tour maintenant. (*Haut*). Votre excellence m'a gratifié de la conciergerie du château; c'est un fort joli sort: à la vérité je ne serai pas le courier étrenné des nouvelles intéressantes; mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie.....

LE COMTE.

Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres?

FIGARO.

Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE.

Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO.

De l'esprit pour s'avancer! monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant, et l'on arrive à tout.

LE COMTE.

..... Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO.

Je la sais.

LE COMTE.

Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO.

Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas; de ne point ouïr ce qu'on entend, sur-tout de pouvoir au-delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret, de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux: jouer bien ou mal un personnage; répandre des espions et pensionner des traîtres, amolir des cachets, intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens, par l'importance des objets. Voilà toute la politique, ou je meure!

LE COMTE.

Eh! c'est l'intrigue que tu définis!

FIGARO.

La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson.

LE COMTE, *à part.*

Il veut rester, j'entends..... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, *à part.*

Je l'enfile et le paie en sa monnaie.

LE COMTE.

Ainsi tu espère gagner ton procès contre Marceline.

FIGARO.

Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand votre excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE *raillant.*

Au tribunal, le magistrat s'oublie, et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO.

Indulgente aux grands, dure aux petits......

LE COMTE.

Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO.

FIGARO.

Eh ! qui le sait, monseigneur? *Tempo e galant'uomo*, dit l'Italien ; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra qui me veut du mal, ou du bien.

LE COMTE, *à part.*

Je vois qu'on lui a tout dit, il épousera la duègne.

FIGARO, *à part.*

Il a joué au fin avec moi ; qu'a-t'il appris?

SCÈNE VI.

LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, *annonçant.*

DOM Gusman Brid'oison.

LE COMTE

Brid'oison?

FIGARO.

Eh ! sans doute. C'est le juge ordinaire ; le lieutenant du siége ; votre prud'homme

LE COMTE.

Qu'il attende.

(*Le laquais sort*).

SCÈNE VII.

LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, *reste un moment à regarder le Comte qui rêve.*

.... EST-CE là ce que monseigneur voulait. ?

LE COMTE, *revenant à lui.*

Moi?.... je disais d'arranger ce sallon pour l'audience publique.

FIGARO.

Hé ; qu'est-ce qu'il manque ? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats ; le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs.

(*Il sort.*)

SUZANNE, *les yeux baissés.*

Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter son excellence?

LE COMTE.

Pourquoi donc, cruelle fille! ne me l'avoir pas dit plutôt?

SUZANNE.

Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE.

Tu te rendrais sur la brune au jardin?

SUZANNE.

Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE.

Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE.

Ce matin? — Et le Page derrière le fauteuil?

LE COMTE.

Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part? . . .

SUZANNE.

Quelle nécessité qu'un Bazile? . . . .

LE COMTE.

Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE.

Dame! oui, je lui dit tout, hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, *en riant.*

Ah charmante! Et, tu me le promets? si tu manquais à ta parole; entendons-nous; mon cœur: point de rendez-vous; point de dot; point de mariage.

SUZANNE, *faisant la révérence.*

Mais aussi, point de mariage; point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE.

Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur j'en rafollerai! mais ta maîtresse attend le flacon . . . .

SUZANNE, *riant et rendant le flacon.*

Aurais-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE *veut l'embrasser.*

Délicieuse créature!

SUZANNE *s'échappe.*

Voilà du monde.

LE COMTE, *à part.*

Elle est à moi.

(*Il s'enfuit*).

SUZANNE.

Allons vite rendre compte à Madame.

BRID'OISON.

J'en-entends : vous avez la somme?

MARCELINE.

Non, monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON.

J'e-entends bien, vou-ous redemandez l'argent?

MARCELINE.

Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON.

Eh, mais, j'en-entends fort bien; et lui veu-veut-il vous épouser?

MARCELINE.

Non, monsieur; voilà tout le procès!

BRID'OISON.

Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE.

Non, monsieur : (*à Bartholo*) où sommes-nous! (*à Brid'oison*). Quoi, c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON.

Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, *en soupirant.*

C'est un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON.

Oui, l'on-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCENE XIII.

BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO *rentre en se frottant les mains.*

MARCELINE *montrant Figaro.*

MONSIEUR, contre ce malhonnête-homme.

FIGARO, *très-gaîment, à Marceline.*

Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

J'ai vu ce ga-arçon-là quelque part?

FIGARO.

Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON.

Da-ans quel tems?

FIGARO.

Un peu moins d'un an avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON.

Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO.

Monsieur est bien bon. Ce n'est-là qu'une misère.

BRID'OISON.

Une promesse de mariage! A-ah le pauvre benêt!

FIGARO.

Monsieur . . . . .

BRID'OISON.

A-t-il vû mon-on Secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO.

N'est-ce pas Double-main, le greffier?

BRID'OISON.

Oui, c'è-est qu'il mange à deux ratelliers.

FIGARO.

Manger! je suis garent qu'il dévore. Oh que oui, je l'ai vu, pour l'extrait, et pour le supplément d'extrait, comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON.

On-on doit remplir les formes.

FIGARO.

Assurément, monsieur: si le fonds des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON.

Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avois cru d'a-abord. Hé-bien, l'ami, puisque tu en sais tant, no-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO.

Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON.

Hein? . . . . . Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que tu-u ne paye pas? . . . .

FIGARO.

Alors, monsieur, voit bien que c'est comme si je ne d e va pas.

BRID'OISON.

San-ans doute. - Hé mais qu'est-ce donc qu'il dit?

SCENNE XIV.

BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, *précédant le Comte, crie.*

MONSEIGNEUR, messieurs.

LE COMTE.

En robe ici, seigneur Brid'oison ! ce n'est qu'une affaire domestique. L'habit de ville était trop bon.

BRID'OISON.

C'è-est vous qui l'êtes, monsieur le Comte. Mais je ne vais jamais san-ans elle ; parce que la forme, voyez-vous, la fo-orme ! Tel rit d'un juge en habit court, qui-i tremble au seul aspect d'un procureur en ro-obe. La forme, la-a forme !

LE COMTE, *à l'huissier.*

Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER *va ouvrir, en glapissant.*

L'audience.

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES *en habit de fête*; LE COMTE *s'assied sur le grand fauteuil*, BRID'OISON, *sur une chaise à côté ;* LE GREFFIER, *sur le tabouret derrière sa table ;* LES JUGES, LES AVOCATS *sur les banquettes ;* MARCELINE *à côté de* BARTHOLO ; FIGARO *sur l'autre banquette ;* LES PAYSANS ET VALETS *debout derrière.*

BRID'OISON *à double-main.*

DOU-OUBLE-MAIN, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN *lit un papier.*

Noble, très-noble, infiniment noble, dom Pedro-George, Hidalgo, baron de Los-Altos, y monte fieros, y otros montes : *contre* Alonzo Calderon, *jeune auteur dramatique.*

Il est question d'une comédie mor-née, que chacun désavoue et rejette sur l'autre.

LE COMTE.

Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un

autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonne que le noble y mettra son nom, le poëte son talent.

DOUBLE-MAIN *lit un autre papier.*

André Pétrutchio, *laboureur ; contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.*

LE COMTE.

L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux, en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN *en prend un troisième.*

(Bartholo et Figaro se levent).

Barbe, Agar, Raab, Magdeleine, Nicole, Marceline de Verte-allure, *fille majeure*; (Marceline se lève et salue) *contre* Figaro..... *Nom de batême en blanc.*?

FIGARO.

Anonyme.

BRID'OISON.

A-anonyme! Què-el patron est-ce là ?

FIGARO.

C'est le mien.

DOUBLE-MAIN *écrit.*

Contre Anonyme *Figaro.* Qualité?

FIGARO.

Gentilhomme.

LE COMTE.

Vous êtez gentilhomme? (*le greffier écrit*).

FIGARO.

Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince.

LE COMTE *au greffier.*

Allez.

L'HUISSIER *glapissant.*

Silence, messieurs.

DOUBLE-MAIN *lit.*

..... *Pour cause d'opposition faite au mariage dudit* Figaro, *par ladite* de Verte-allure. *Le docteur* Bartholo *plaidant pour la demanderesse, et ledit* Figaro *pour lui-même ; si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siége.*

FIGARO.

L'usage, maître Double-main, est souvent un abus ; le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause, que certains avocats, qui suant à froid, criant à tue-tête, et connoissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur, que d'ennuyer l'auditoire, et d'endormir messieurs: plus boursoufiés après, que s'ils eussent composé *l'Oratio pro Murena*; moi je dirai le fait en peu de mots. Messieurs.....

DOUBLE-MAIN.

En voilà beaucoup d'inutiles ; car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense : avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.

Oui, promesse !

BARTHOLO *mettant ses lunettes.*

Elle est précise.

BRID'OISON.

I-il faut la voir.

DOUBLE-MAIN *lit.*

Silence donc, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

BARTHOLO *lit.*

Je soussigné reconnais avoir reçu de damoiselle, etc.... Marceline de Verte-allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes cordonnées, laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château; et je l'épouserai, par forme de reconnaissance, etc. Signé FIGARO, tout court. Mes conclusions sont au paiement du billet, et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (*Il plaide*). Messieurs, jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour ! et depuis Alexandre-le-Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris.....

LE COMTE *interrompant.*

Avant d'aller plus loin, avocat ; convient-on de la validité du titre ?

BRID'OISON *à Figaro*

Qu'opo-qu'opo-osez-vous à cette lecture ?

FIGARO.

Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce ; car il n'est pas dit dans l'écrit ; *laquelle somme je lui rendrai ET je l'épouserai; mais, laquelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai;* ce qui est bien différent.

LE COMTE.

Y a-t-il ET, dans l'acte ; ou bien OU ?

BARTHOLO.

Il y a ET.

FIGARO.

Il y a OU.

BRID'OISON.

Dou-ouble-main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN *prenant le papier.*

Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (*Il lit*) E e e *damoiselle* e e e *de Verte-allure* e e e Ha! *laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château ... ET ... OU ... ET.. OU* ... Le mot est si mal écrit... Il y a un pâté.

BRID'OISON,

Un pâ-â-té? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres co-rélatifs de la phrase; je payerai la demoiselle, ET je l'épouserai.

FIGARO, *plaidant.*

Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres; je payerai la donzelle, OU je l'épouserai; à pédant, pédant et demi; qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE.

Comment juger pareille question?

BARTHOLO.

Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO.

J'en demande acte.

BARTHOLO.

Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable: examinons le titre en ce sens. (*Il lit*) *Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai;* c'est ainsi qu'on dirait, messiers: *vous vous ferez saigner dans ce lit où vous resterez chaudement,* c'est dans lequel. *Il prendra deux gros de rhubarbe où vous mêlerez un peu de tamarin:* dans lesquels on mêlera. Ainsi *château où je l'épouserai,* messieurs, *c'est château dans lequel....*

FIGARO.

Point du tout: la phrase est dans le sens de celle-ci: ou *la maladie vous tuera, ou ce sera le médecin:* ou bien *le médecin;* c'est incontestable. Autre exemple: ou *vous n'écrirez rien qui plaise, ou les sots vous dénigreront:* ou bien *les sots;* le sens est clair; car, audit cas, *sots ou méchans,* sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aye oublié ma syntaxe? Ainsi, je la paierai dans ce château, *virgule;* ou je l'épouserai....

BARTHOLO *vîte.*

Sans virgule.

FIGARO, *vîte.*

Elle y est. C'est, *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO *regarde le papier, vîte.*

Sans virgule, messieurs.

FIGARO *vîte.*

Elle y était, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, *vîte.*

Oui; nous nous marions séparés de biens.

FIGARO, *vîte.*

Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance.

(*Les juges se lève et opinent tout bas.*)

BARTHOLO.

Plaisant acquitement!

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence

BARTHOLO.

Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes!

FIGARO.

Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.

Je défends cette demoiselle.

FIGARO.

Continuez à dérésonner; mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement, des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers; il n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés, deviendraient, impunément des insolens privilégiés C'est dégrader le plus noble institut.

(*Les juges continue d'opiner bas*)

ANTONIO, *à Marceline, montrant les juges.*

Qu'ont-ils tant à balbusifier?

MARCELINE.

On a corrompu le grand juge, il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, *bas, d'un ton-sombre.*

J'en ai peur.

FIGARO *gaîment.*

Courage Marceline?

DOUBLE-MAIN, *se lève; à Marceline.*

Ah, c'est trop fort! je vous dénonce, et pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant fair droit sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci,

LE COMTE, *s'assied.*

Non, greffier ; je ne prononcerai point sur mon injure personnelle : un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus ! J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt ; tout juge qui s'y refuse, est un grand ennemi des lois ! Que peut requérir la demanderesse? mariage à défaut de paiment; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN.

Silence, messieurs.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Silence.

LE COMTE.

Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO *avec joie.*

J'ai gagné.

LE COMTE.

Mais comme le texte dit : *Laquelle somme je payerai à la première réquisition, ou bien j'épouserai, etc* La cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderese; ou bien à l'épouser dans le jour. (*Il se lève.*)

FIGARO *stupéfait.*

J'ai perdu.

ANTONIO, *avec joie.*

Superbe arrêt.

FIGARO.

En quoi superbe?

ANTONIO.

En ce que tu n'est plus mon neveu. Grand merci monseigneur.

L'HUISSIER, *glapissant.*

Passez, messieurs. (*Le peuple sort.*)

ANTONIO.

Je m'en vas tout conter à ma nièce. (*Il sort.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, *allant de côté et d'autre*, MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE, *s'assied.*

AH ! je respire.

FIGARO.

Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, *à part.*

Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, *à part.*

Et ce Bazile qui devait s'opposer au mariage de Marceline ; voyez comme il revient. — (*au Comte qui sort.*) Monseigneur vous nous quittez ?

LE COMTE.

Tout est jugé.

FIGARO, *à Brid'oison.*

C'est ce gros enflé de conseiller.....

BRID'OISON.

Moi gro-os enflé.!

FIGARO.

Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme une fois. (*Le Comte s'arrête.*)

BARTHOLO.

Vous l'épouserez.

FIGARO.

Sans l'aveu de mes nobles parens ?

BARTHOLO.

Nommez-les, montrez-les.

FIGARO.

Qu'on me donne un peu de tems : je suis bien près de les revoir, il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO.

Le fat ! c'est quelque enfant trouvé !

FIGARO.

Enfant perdu, docteur ; ou plutôt enfant volé.

LE COMTE, *revient.*

Volé, perdu, la preuve? il crierait qu'on lui fait injure !

FIGARO.

Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or trouvés sur moi par les brigands, n'indiqueraient pas ma haute naissance ; la précaution qu'on avait prise de me faire des marques distinctives, témoignerait assez combien j'étais un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras..... (*Il veut se dépouiller le bras droit.*)

MARCELINE, *se levant vivement.*

Une spatule à ton bras droit.

FIGARO.

D'où savez-vous que je dois l'avoir ?

MARCELINE.

Dieux ! c'est lui !

FIGARO.

Oui, c'est moi.

BARTHOLO, *à Marceline.*

Et qui? lui!

MARCELINE, *vivement.*

C'est Emmanuel.

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu fus enlevé par des boémiens?

FIGARO, *exalté.*

Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parens.

BARTHOLO, *montrant Marceline.*

Voilà ta mère.

FIGARO.

.... Nourrice?

BARTHOLO.

Ta propre mère.

LE COMTE.

Sa mère!

FIGARO.

Expliquez-vous.

MARCELINE, *montrant Bartholo.*

Voilà ton père.

FIGARO, *désolé.*

O o oh! aye de moi.

MARCELINE.

Est-ce que la nature ne te la pas dit mille fois?

FIGARO.

Jamais.

LE COMTE, *à part.*

Sa mère.

BRID'OISON.

C'est clair i-il ne l'é-épousera pas.

LE COMTE.

Sot évènement qui me dérange!

BRID'OISON, *à Figaro.*

Et la no-oblesse et le châ-âteau? vous impo-osez à la justice?

FIGARO.

Elle allait me faire faire une belle sottise, la justice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ses dangers; mon père, agréez mes excuses.... Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez. (*Marceline lui saute au cou.*)

SCÈNE XVII.

BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, *accourant, une bourse a la main.*

MONSEIGNEUR, arrêtez; qu'on ne les marie pas : je viens payer madame avec la dot que ma maîtresse me donne.

LE COMTE, *à part.*

Au diable la maîtresse ! Il semble que tout conspire....

(*Il sort.*)

SCÈNE XVIII.

BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, *voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne.*

AH oui payer ! Tiens tiens.

SUZANNE, *se retourne.*

J'en vois assez : sortons, mon oncle.

FIGARO. *l'arrêtant.*

Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE.

Ma bêtise et ta lâcheté.

FIGARO.

Pas plus de l'une que de l'autre.

SUZANNE, *en colère.*

Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la carresses.

FIGARO, *gaîment.*

Je la caresse; mais je ne l'épouse pas.

(*Suzanne veut sortir, Figaro la retient.*)

SUZANNE, *lui donne un soufflet*

Vous êtes bien insolent d'oser me retenir.

FIGARO, *à la compagnie.*

C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE.

Je la regarde.

FIGARO.

Et tu la trouves?

SUZANNE.

Affreuse.

FIGARO.

Et vive la jalousie ! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, *les bras ouverts.*

Embrasse ta mère, ma jolie Suzannette. Le méchant que tu tourmente est mon fils

SUZANNE, *court à elle.*

Vous sa mère ! (*elles restent dans les bras l'une de l'autre.*)

ANTONIO.

C'est donc de tout-à-l'heure ?

FIGARO.

..... Que je le sais.

MARCELINE, *exaltée.*

Non, mon cœur entraîné vers lui, ne se trompait que de motif; c'était le sang qui me parlait.

FIGARO.

Et moi le bon sens, ma mère, qui me servait d'instinct quand je vous refusai, car j'étais loin de vous haïr, témoin l'argent.....

MARCELINE, *lui remet un papier.*

Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE, *lui jette la bourse.*

Prends encore celle-ci.

FIGARO.

Grand-merci.

MARCELINE, *exaltée.*

Fille assez malheureuse, j'allais devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères ! Embrassez-moi, mes deux enfans; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah, mes enfans, combien je vais vous aimer !

FIGARO, *attendri : avec vivacité.*

Arrête donc chère mère ! arrête donc ! voudrais-tu voir se fondre en eaux mes yeux noyés des premières larmes que je connaisse ? elles sont de joie, au moins. Mais quelle stupidité ! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentais couler entre mes doigts, regarde; (*Il montre ses doigts écartés*) ; et je les retenais bêtement ! va te promener la honte ! je veux rire et pleurer en même tems ; on ne sens pas deux fois ce que j'éprouve. (*Il embrasse sa mère d'un côté, et Suzanne de l'autre.*)

MARCELINE.

O mon ami !

SUZANNE.

Mon chère ami!

BRID'OISON, *s'essuyant les yeux d'un mouchoir.*

Eh bien ! moi ! je suis donc bê-ête aussi !

FIGARO *exalté.*

Chagrin, s'est maintenant que je puis te défier : atteinds-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, *à Figaro.*

Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage, dans les familles, celui des parens va devant, savez. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO.

Ma main ! puisse-t-elle se dessécher et tomber, si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle.

ANTONIO, *à Bartholo.*

Vous n'êtes donc qu'un père marâtre ? (*à Figaro.*) En ce cas, not'galant, plus de parole.

SUZANNE.

Ah ! mon oncle.....

ANTONIO.

Irai-je donner l'enfant de not'sœur à sti-là qui n'est l'enfant de personne ?

BRID'OISON.

Est-ce que cela-a se peut, imbé-écille ? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO.

Tarare !.... il ne l'aura jamais. (*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, *à Figaro.*

ET cherche à présent qui t'adopte. (*Il veut sortir.*)

MARCELINE *courant prendre Bartholo à bras-le-corps, le ramène.*

Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, *à part.*

Non, tous les sots d'Andalousie, sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage !

SUZANNE, *à Bartholo.*

Bon petit papa ; c'est votre fils.

MARCELINE, *à Bartholo.*

De l'esprit, des talens, de la figure.

FIGARO, *à Bartholo.*

Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO.

Et les cent écus qu'il m'a pris?

MARCELINE *le caressant.*

Nous aurons tant de soin de vous, papa.

SUZANNE *le caressant.*

Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO *attendri.*

Papa! bon papa: petit papa! voilà que je suis encore plus bête que monsieur, moi. (*Montrant Brid'oison*). Je me laisse aller comme un enfant. (*Marceline et Suzanne l'embrassent.* Oh non, je n'ai pas dit oui. (*Il se retourne*). Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO.

Courons le joindre; arrachons-lui son dernier mot. S'il machinait quelqu'autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

Tous ensemble.

Courons, courons.

(*Ils entraînent Bartholo dehors*).

SCÈNE XX.

FIGARO, SUZANNE.

BRID'OISON *seul.*

Plus bê-ête encor que mon-onsieur! on peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais.... I-ils ne sont pas polis du tout dan-ans cet endroit-ci. (*Il sort*).

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une galerie ornée de candelabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot préparée pour donner une fête. Sur le devant à droite est une table avec une écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE PREMIÈRE.

FIGARO, SUZANNE,

FIGARO, *la tenant à bras-le-corps.*

Hé bien ! amour est-tu contente ? elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère ! malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé ; il n'y a que monseigneur qui rage ; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE.

As-tu rien vu de plus étrange ?

FIGARO.

Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence ; en voilà deux dans nos mains, qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivait ; j'étais tourmenté par une furie ! tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères. Hier j'étais comme seul au monde ; et voilà que j'ai tous mes parens ; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étais galonés ; mais assez bien pour nous, qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE.

Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée !

FIGARO.

Le hasard a mieux fait pour nous tous, ma petite : ainsi va le monde ; on travaille, on projette, on arrange d'un côté ; la fortune accomplit de l'autre : et depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices ; encore l'aveugle au chien, est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vûes, que l'autre aveugle avec son entou-

rage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour....
(*Il le reprend tendrement à bras-le-corps*).

SUZANNE.

Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO.

Permets-donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte; et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE *riant*.

L'amour et toi?

FIGARO.

Moi et l'amour.

SUZANNE.

Et vous ne chercherez pas d'autre gîte.

FIGARO.

Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galans...

SUZANNE.

Tu vas exagérer: dis ta bonne vérité.

FIGARO.

Ma vérité la plus vraie!

SUZANNE.

Fi donc, vilain! en a-t-on plusieurs?

FIGARO.

Oh! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le tems vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés, ont produit de grosses, grosses vérités; on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait, sans oser les divulguer; car toute vérité n'est pas bonne à dire: et celles qu'on vante, sans y ajouter foi; car toute vérité n'est pas bonne à croire: et les sermens passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands; cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE.

J'aime ta joie, parce qu'elle est folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGARO.

Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE.

Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO.

Si vous m'aimez, Suzon; votre parole d'honneur sur ce point: qu'il s'y morfonde; et c'est sa punition.

SUZANNE.

Il m'en a plus coûté de l'accorder, que je n'ai de peine à le rompre: il n'en sera plus question.

FIGARO.

Ta bonne vérité !

SUZANNE.

Je ne suis pas comme vous autres savans ; moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO.

Et tu m'aimeras un peu ?

SUZANNE.

Beaucoup.

FIGARO.

Ce n'est guère.

SUZANNE.

Et comment ?

FIGARO.

En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE.

Je n'entends pas toutes ces finesses ; mais je n'aimerai que monmari.

FIGARO.

Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (*Il veut l'embrasser*).

SCÈNE II.

FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AH ! j'avais raison de le dire ; en quel endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO.

Il est vrai, madame, je m'oublie. Je veux leur montrer mon excuse. (*Il veut emmener Suzanne*).

LA COMTESSE *la retient.*

Elle vous suit.

SCENE III.

SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

AS-TU ce qu'il nous faut pour troquer de vêtement ?

SUZANNE.

Il ne faut rien, madame ; le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE.

Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE.

C'est Figaro.

LA COMTESSE.

Vous me trompez.

SUZANNE.

Bonté divine!

LA COMTESSE.

Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE.

Madame! eh que croyez-vous donc?

LA COMTESSE.

Qu'enfin, d'accord avec le comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (*Elle veut sortir*).

SUZANNE *se jette à genoux.*

Au nom du ciel, espoir de tous! vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Suzanne! après vos bontés continuelles et la dot que vous me donnez!....

LA COMTESSE *la relève.*

Hé mais..... je ne sais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu m'aides à ramener le mien

SUZANNE.

Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE.

C'est que je ne suis qu'une étourdie. (*Elle la baise au front*), où est ton rendez-vous?

SUZANNE *lui baise la main.*

Le mot du jardin m'a seule frappé.

LA COMTESSE *montrant la table.*

Prends cette plume, et fixons un endroit.

SUZANNE.

Lui écrire!

LA COMTESSE.

Il le faut.

SUZANNE.

Madame! au moins, c'est vous.....

LA COMTESSE.

Je mets tout sur mon compte. (*Suzanne s'assied, la comtesse dicte*).

Chanson nouvelle, sur l'air.... Qu'il fera beau ce soir, sous les grands maronniers..... Qu'il fera beau ce soir.....

SUZANNE *écrit.*

Sous les grands maronniers.... après?

LA COMTESSE.

Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE *relit.*

C'est juste. (*Elle plie le billet*). Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE.

Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Ecrit sur le revers : *Renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE *écrit en riant.*

Ah ! *le cachet*..... celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, *avec un souvenir douloureux.*

Ah!

SUZANNE *cherche sur elle*

Je n'ai pas d'épingle à présent!

LA COMTESSE, *détache sa lévite.*

Prends celle-ci. (*Le ruban du Page tombe de son sein à terre*). Ah, mon ruban!

SUZANNE *le ramasse.*

C'est celui du petit voleur! vous avez eu la cruauté! ....

LA COMTESSE.

Fallait-il le laisser à son bras? c'eût été joli! donnez donc?

SUZANNE.

Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE *le reprend.*

Excellent pour Fanchette..... le premier bouquet qu'elle m'apportera.

SCÈNE IV.

UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN *en fille;* FANCHETTE *et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets;* LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE.

MADAME, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, *serrant vîte sont ruban.*

Elles sont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (*Montrant Chérubin*) : Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste?

UNE BERGERE.

C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE.

Elle est joli. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (*Elle prend le bouquet de Chérubin et le baise au front*). Elle en rougit! (*à Suzanne*): Ne trouve-tu pas Suzon..... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE.

A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN *à part, les mains sur son cœur.*

Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCÈNE V.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN *au milieu d'elles*, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO.

Moi je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (*Il s'avance, et, regardant toutes les filles, il reconnaît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur sa tête le chapeau d'ordonnance, et dit*): Eh parguenne, v'la not'officier.

LA COMTESSE *recule.*

Ah ciel!

SUZANNE.

Ce friponneau!

ANTONIO.

Quand je disais là-haut que c'était lui!....

LE COMTE *en colère.*

Hé bien, madame.

LA COMTESSE.

Hé bien, monsieur! vous me voyez plus surprises que vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE.

Oui; mais tantôt, ce matin?

LA COMTESSE.

Je serais coupable, en effet, si je dissimulais encore. Il était descendu chez moi. Nous entamons le badinage que ces enfans viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant: votre

premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée, l'effroi général a fait le reste.

LE COMTE, *avec dépit à Chérubin.*

Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHERUBIN *ôtant son chapeau brusquement.*

Monseigneur.....

LE COMTE.

Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, *étourdiment.*

Ah, monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez que vous dites toujours: *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE *rougissant.*

Moi! j'ai dit tout cela?

FANCHETTE.

Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, *à part.*

Être ensorcelé par un Page!

LA COMTESSE.

Hé bien! monsieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités; que c'est toujours sans le vouloir, si je vous cause des inquiétudes; pendant que vous épuisez tout, pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO.

Vous aussi, monseigneur? dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte.... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes.....

LE COMTE *déconcerté, à part.*

Il y a un mauvais génie, qui tourne tout ici contre m

SCENE VI.

LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête, ni la danse.

LE COMTE.

Vous, danser! vous n'y pensez pas. Après votre chûte de ce matin, qui vous a foulé le pied droit!

FIGARO *remuant la jambe.*

Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles*): Allons, mes belles, allons.

LE COMTE *le retourne.*

Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO.

Très-heureux, sans doute, autrement....

ANTONIO *le retourne.*

Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO.

Un plus adroit, n'est-ce pas, serait resté en l'air! (*Aux jeunes filles*): Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO *le retourne.*

Et pendant ce tems, le petit page galopait sur son cheval à Séville?

FIGARO.

Galopait, ou marchait au pas.....

LE COMTE *le retourne.*

Et vous aviez son brevet dans la poche?

FIGARO *un peu étonné.*

Assurément, mais quelle enquête? (*Aux jeunes filles*): Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.*

En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO *surpris.*

Chérubin!.... (*à part*), peste du petit fat!

ANTONIO.

Y est-tu maintenant?

FIGARO *cherchant.*

J'y suis.... j'y suis.... Hé qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE *sèchement.*

Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO *rêvant.*

Ah, s'il le dit.... cela se peut! je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE.

Ainsi vous et lui....

FIGARO.

Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner: voyez les moutons de Panurge; et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer....

LE COMTE.

Comment, deux à la fois!...

FIGARO.

On aurait santé deux douzaines: et qu'est-ce que cela fait? monseigneur, dès qu'il n'y a personne de blessé? (*Aux jeunes filles*) : Ah çà, voulez-vous venir, ou non?

LE COMTE *outré.*

Jouons-nous une comédie? (*On entend un prélude de fanfare*).

FIGARO.

Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (*Tous s'enfuient, Chérubin reste seul la tête baissée*).

SCÈNE VII.

CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, *regardant Figaro.*

En voit-on de plus audacieux? (*Au page*) : Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux; allez-vous r'habiller bien vîte; et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE.

Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN *étourdiment.*

M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (*Il met son chapeau et s'enfuit*).

SCENE VIII.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE *s'évente fortement s'en parler.*

LE COMTE.

Qu'A-T-IL au front de si heureux?

LA COMTESSE, *avec embarras.*

Son .... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfans tout sert de hochet. (*Elle veut sortir*).

LE COMTE.

Vous ne nous restez pas, Comtesse?

LA COMTESSE.

Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE.

Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

LA COMTESSE.

Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, *à part.*

La noce ! Il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher.

(*Le Comte et la Comtesse s'asseoient vers un des côtés de la galerie.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, et LA COMTESSE, *assis*; *l'on joue les Folies d'Espagne d'un mouvement de marche.* (Simphonie notée).

MARCHE.

LES GARDES-CHASSES, fusil sur l'épaule.
L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.
LES PAYSANS ET PAYSANNES en habit de fête.
DEUX JEUNES FILLES portant la toque virginale à plumes blanches.
DEUX AUTRES, le voile blanc.
DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.
ANTONIO donne la main à SUZANNE, comme étant celui qui la marie à FIGARO.
D'AUTRES JEUNES FILLES portant une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblable au premier, pour MARCELINE.
FIGARO, donne la main à MARCELINE, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Des jeunes filles, en passant devant le Comte, remettent à ses valets tous les ajustemens destinés à SUZANNE et à MARCELINE.
LES PAYSANS ET PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes, à chaque côté du salon, on danse une reprise du fendango (air noté), avec des castagnettes: puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle ANTONIO conduit SUZANNE au COMTE; elle se met à genoux devant lui.

(*Pendant que le Comte lui pose la toque, le voile et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant.*) [Air noté.]

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire.
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
Préférant aux plaisirs, la plus noble victoire,
Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUZANNE est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le Comte par son manteau et lui donne le billet qu'elle tient : puis elle porte la main, qu'elle a du côté des spectateurs, à sa tête, où le Comte à l'air d'ajuster sa toque, elle lui donne le billet.

LE COMTE le met furtivement dans son sein, on achève de chanter le duo; la fiancée se relève, et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient la recevoir des mains du Comte et se retire avec elle, à l'autre côté du salon, près de Marceline.

(*On danse une autre reprise du fendango, pendant ce tems.*)

LE COMTE pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre et tire le papier de son sein : mais en le sortant il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce, et, regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit:

LE COMTE.

(*Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo*).

DIANTRE soit des femmes, qui fourent des épingles partout! (*il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise*).

FIGARO *qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne :*

C'est un billet doux, qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d'une épingle, qui l'a outrageusement piqué.

(*La danse reprend: le comte qui a lu le billet, le retourne, il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre, et retrouve enfin l'épingle qu'il attache à sa manche.*)

FIGARO, *à Suzanne et à Marceline.*

D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah, c'est une drôle de tête!

(*Pendant ce tems, Suzanne a des signes d'intelligence avec la Comtesse. La danse finit, la ritournelle du duo recommence.*)

FIGARO conduit MARCELINE au COMTE, ainsi qu'on a conduit SUZANNE; à l'instant où le Comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivans :

L'HUISSIER, *criant à la porte.*

Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous .... Ici les gardes, les gardes. (*Les gardes vont vîte à cette porte*).

LE COMTE, *se levant.*

Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER.

Monseigneur, c'est monsieur Bazile, entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE.

Qu'il entre seul.

LA COMTESSE.

Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE.

Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE.

Suzanne ? .... elle reviendra. (*A part à Suzanne*) : Allons changer d'habits). *Elle sort avec Suzanne*).

MARCELINE.

Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO.

Ah ! je m'en vais vous le faire déchanter !

SCÈNE X.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté la comtesse et Suzanne;* BAZILE, *tenant sa guitare;* GRIPE-SOLEIL.

BAZILE, *entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin.*

(Air noté).

« Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
» Qui blâmez l'amour léger;
» Cessez vos plaintes cruelles,
» Est-ce un crime de changer ?
» Si l'amour porte des ailes,
» N'est-ce pas pour voltiger?
» N'est-ce pas pour voltiger?
» N'est-ce pas pour voltiger? »

FIGARO *s'avance à lui.*

Oui, c'est pour cela justement qu'il a des aîles au dos; notre ami, qu'entendez-vous par cette musique ?

BAZILE *montrant Gripe-soleil.*

Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur, en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai, à mon tour, reclamer sa justice.

GRIPE-SOLEIL.

Bah! monsigneu ! il ne m'a pas amusé du tout : avec leux guenilles d'arriettes.......

LE COMTE.

Enfin que demandez-vous, Bazile?

BAZILE.

Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline; et je viens m'opposer.....

FIGARO *s'approche.*

Y a-t-il long-tems que monsieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE.

Monsieur, en ce moment même.

FIGARO.

Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction. Si vous faites mine seulement d'approximer madame......

BARTHOLO *riant.*

Et pourquoi, laisse-le parler.

BRID'OISON *s'avance entre deux.*

Fau-aut-il que deux amis?.....

FIGARO.

Nous amis !

BAZILE.

Quelle erreur?

FIGARO, *vîte.*

Parce qu'il fait de plats airs de chapelle ?

BAZILE, *vîte*

Et lui, des vers comme un journal ?

FIGARO, *vîte.*

Un musicien de guinguette !

BAZILE, *vîte.*

Un postillon de gazette !

FIGARO, *vîte.*

Cuiste d'oratio !

BAZILE, *vîte.*

Jockey diplomatique !

LE COMTE, *assi.*

Insolens tous les deux !

BAZILE.

Il me manque en toute occasion.

FIGARO.

C'est bien dit, si cela se pouvait !

BAZILE.

Disant par-tout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO.

Vous me prenez donc pour un écho ?

BAZILE.

Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO.

Brailler.

BAZILE.

Il le répète ?

FIGARO.

Et pourquoi non; si cela est vrai? est-tu un prince pour qu'on te flagorne? souffre la vérité, coquin! puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur: ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces ?

BAZILE, *à Marceline.*

M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans, vous n'étiez pas pourvu de me donner la préférence ?

MARCELINE.

A quelle condition l'ai-je promis ?

BAZILLE.

Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaisance.

Tous ensemble.

Il est trouvé.

BAZILE.

Qu'à cela ne tienne ?

Tous ensemble, montrant Figaro.

Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.*

J'ai vu le diable !

BRID'OISON, *à Bazile.*

Et vou-ous renoncez à sa chè-ère mère !

BAZILE.

Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement ?

FIGARO.

D'en être cru le fils, tu te moque de moi !

BAZILE, *montrant Figaro.*

Dès que monsieur est de quelque chose ici ; je déclare moi, que je n'y suis plus de rien. (*Il sort*).

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.*

AH, ah, ah, ah, ah.

FIGARO, *sautant de joie.*

Donc à la fin j'aurai ma femme !

LE COMTE, *à part.*

Moi, ma maîtresse. (*Il se lève*).

BRID'OISON, *à Marceline.*

Et tou-out le monde est sa-atisfait.

LE COMTE.

Qu'on dresse les deux contrats ; j'y signerai.

Tous ensemble.

Vivat. (*Ils sortent*).

LE COMTE.

J'ai besoin d'une heure de retraite.

(*Il veut sortir avec les autres*).

SCÈNE

SCÈNE XII.

GRIPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPE-SOLEIL, *à Figaro.*

Et moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands maronniers; comme on l'a dit.

LE COMTE, *revient en courant.*

Quel sot a donné un tel ordre. ?

FIGARO.

Où est le mal?

LE COMTE *vivement.*

Et la Comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO.

Tu l'entends, Gripe-soleil? la terrasse.

LE COMTE.

Sous les grands maronniers! belle idée! (*En s'en allant, à part*). Ils allaient incendier mon rendez-vous!

SCÈNE XIII.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

Quel excès d'attention, pour sa femme! (*Il veut sortir*).

MARCELINE, *l'arrête.*

Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi: un sentiment mal dirigé, m'avait rendu injuste envers ta charmante femme: je la supposais d'accord avec le Comte, quoique j'eusse appris de Bazile, qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO.

Vous connaissiez mal votre fils, de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE.

Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie.....

FIGARO.

......N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie..... imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je le

lui pardonne d'avance ; elle aura long-tems travaillé ..... (*Il se retourne et apperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autres*).

SCÈNE XIV.

FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO.

EEEH, ... ma petite cousine qui nous écoute !

FANCHETTE.

Oh! pour ça non: on dit que c'est malhonnête.

FIGARO.

Il est vrai; mais comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE.

Je regardais si quelqu'un était là.

FIGARO.

Déjà dissimulée, friponne! vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE.

Et qui donc?

FIGARO.

Chérubin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas lui que je cherche ; car je sais fort bien où il est; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO.

Et que lui veut ma petite cousine?

FANCHETTE.

A vous, petit cousin, je le dirai. — C'est..... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.*

Une épingle ! une épingle ! .... et de quelle part, coquine? à votre âge vous faites déja un mét.... (*Il se reprend, et dit d'un ton doux*). Vous faites déjà très-bien tout ce que vous entreprenez, Fanchette; et ma jolie cousine est si obligeante....

FANCHETTE.

A qui donc en a-t-il de se fâcher? je m'en vais.

FIGARO, *l'arrêtant.*

Non, non, je badine; tiens, ta petite épingle est celle que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, qui servait à cacheter un petit papier, qu'il tenait ; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE.

Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO *cherchant.*

C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE *naïvement.*

Pas autrement que vous le dites : *Tiens petite Fanchette, rends cette épingle à ta belle cousine, et dis lui seulement que c'est le cachet des grands maroniers.*

FIGARO.

Des grands?....

FANCHETTE.

Maronniers. Il est vrai qu'il a ajouté : *Prends garde que personne ne te voie.*

FIGARO.

Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vu. Faites donc joliment votre commission; et n'en dites pas plus à Suzanne, que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE.

Et pourquoi lui en dirai-je? Il me prend pour un enfant mon cousin. *(Elle sort en sautant).*

SCÈNE XV.

FIGARO, MARCELINE.

FIGARO.

HÉ bien, ma mère?

MARCELINE.

Hé bien, mon fils.

FIGARO, *comme étouffé*

Pour celui-ci! ..... il y a réellement des choses! .....

MARCELINE.

Il y a des choses! hé qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur la poitrine.*

Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, *riant.*

Ce cœur plein d'assurance, n'était donc qu'un ballon gonflé? une epingle a tout fait partir!

FIGARO, *furieux.*

Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée!....

MARCELINE, *rappelant ce qu'il a dit.*

La jalousie! oh j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie..... imperturbable; et si Suzanne m'attrape un jour, je le lui pardonne.......

FIGARO, *vivement.*

Oh, ma mère! on parle comme on sent: mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi! — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle croit, ma mère, avec ses maronniers! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère; en revanche, il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonuer......

MARCELINE.

Bien conclu! abîmons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue et non le Comte? L'as-tu étudiée de nouveau, pour la condamner sans appel? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres; à quelle intention elle y va; ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera? Je te croyais plus fort en jugement!

FIGARO, *lui baisant la main avec respect.*

Elle a raison, ma mère, elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons, en effet, avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

MARCELINE *seule.*

ADIEU: et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne; ou plutôt avertissons-la; elle est si jolie créature! Ah quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible...... (*en riant*), et pourtant un peu nigaud de sexe masculin.

(*Elle sort.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente une salle de maronniers, dans un parc; deux pavillons, kiosques, ou temples de jardins, sont à droite et à gauche; le fond est une clarière ornée, un siége de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCÈNE PREMIERE.

FANCHETTE *seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange; et de l'autre une lanterne de papier, allumée.*

DANS le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il allait ne pas venir à présent; mon petit rôle ..... Ces vilaines gens de l'office, qui ne voulaient pas seulement me donner une orange et deux biscuits! — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien, monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh nous savons. — et quand çà serait: parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout çà pourtant m'a coûté un fier baiser, sur la joue!.... que sait on? il me le rendra peut-être! (*Elle voit Figaro qui vient l'examiner; elle fait un cri*). Ah.!.... (*Elle s'enfuit, et elle entre dans le pavillon à sa gauche*).

SCÈNE II.

FIGARO, *un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu*; BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET TRAVAILLEURS.

FIGARO, *d'abord seul.*

C'EST Fanchette! (*Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche*): bon jour, messieurs; bon soir: êtes-vous tous ici?

BAZILE.

Ceux que tu as pressé d'y venir.

FIGARO.

Quelle heure est-il bien à-peu-près?

ANTONIO *regarde en l'air.*

La lune devrait être levée.

BARTHOLO.

Et quels noirs apprêts fais-tu donc ? Il a l'air d'un conspirateur !

FIGARO, *s'agitant.*

N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblez au château ?

BRID'OISON.

Cè-ertainement.

ANTONIO.

Nous allions là-bas, dans le parc, attendre un signal pour la fête.

FIGARO.

Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c'est ici, sous ces marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse, et le loyal Seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, *se rappelant la journée.*

Ah ! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez : il est question d'un rendez-vous : je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Nou-ous revien-endrons.

FIGARO.

Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro, s'il ne vous fait pas voir une belle chose.

BARTHOLO.

Souviens-toi qu'un homme sage, ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO.

Je m'en souviens.

BARTHOLO.

Qu'ils ont quinze et bisque sur nous, par leur état.

FIGARO.

Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme qu'on sait timide, est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO.

Fort bien.

FIGARO.

Et que j'ai le nom *de Verte-allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO.

Il a le diable au corps.

BRID'OISON.

I-il l'a.

BAZILE *à part*

Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi? Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, *aux valets.*

Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre; illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras ..... (*Il secoue le bras de Gripe-Soleil.*)

GRIPE-SOLEIL *s'en va en criant et en pleurant.*

A, a, o, ho! Damné brutal!

BAZILE, *en s'en allant.*

Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié! (*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

FIGARO *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre :*

O FEMME! femme! femme! créature faible et décevante!..... nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper?.... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie.... Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benet!..... non, M. le Comte, vous ne l'aurez pas..... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!.... noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus: du reste, homme assez ordinaire! Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs, pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans pour gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez ajouter..... On vient..... c'est elle..... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (*Il s'assied sur un banc.*) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits! élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et par-tout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre; me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule: à l'instant,

un envoyé..... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers, la sublime Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Berca, de Tripoly, de Tunis, d'Alger et de Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *Chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux record, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses, et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses, pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent, et sur son produit net; si-tôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté. (*Il se lève.*) Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours; si légers sur le mal qu'ils ordonnent; quand une bonne disgrace a cuvé son orgueil! je lui dirais..... Que les sottises imprimées n'ont d'importance, qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. — (*Il se rassied.*) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison; je taille encore ma plume, et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celle de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose; je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile.* Pou-on! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime; et me voilà de rechef sans emploi. — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites, *comme il faut*, m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête; il fallut bien périr encore. Pour le coup je quittais le

monde; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un Dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu, par mes soins, son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parens m'arrivent à la file. (*Il se lève en s'échauffant.*) On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non ce n'est pas nous; eh mais qui donc? (*Il retombe assis.*) O bizarre suite d'évènemens! comment cela m'est-il arrivé! pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaîté me l'a permis; encore je dis ma gaîté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif être imbécille, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour en jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux.... avec délices! orateur selon le danger, poëte par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé.... Désabusé!.... Suzon, Suzon, Suzon! que tu me donnes de tourmens.... — J'entends marcher.... on vient. Voici l'instant de la crise. (*Il se retire près de la première coulisse à sa droite*).

SCÈNE IV.

FIGARO, LA COMTESSE, *avec les habits de Suzon*; SUZANNE, *avec ceux de la Comtesse*; MARCELINE.

SUZANNE, *bas à la Comtesse*,

Oui, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE.

Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE.

Ainsi l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE.

Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (*Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.*)

SCÈNE V.

FIGARO, LA COMTESE, SUZANNE.

SUZANNE, *haut.*

MADAME tremble ! est-ce qu'elle aurait froid ?

LA COMTESSE, *haut.*

La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, *haut.*

Si madame n'avait pas besoin de moi, je prendrais l'air un moment, sous ces arbres.

LA COMTESSE, *haut.*

C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, *haut.*

J'y suis toute faite.

FIGARO, *à part.*

Ah, oui, le serein !

(*Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.*)

SCÈNE VI.

FIGARO, CHERUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

(*Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.*)

CHÉRUBIN *en habit d'officier, arrive en chantant gaîment la reprise de l'air de la romance.*

LA, la, la, ect.

J'avais une maraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, *à part.*

Le petit Page !

CHÉRUBIN *s'arrête.*

On se promene ici, gagnons vîte mon asyle, où la petite Fanchette ..... C'est une femme !

LA COMTESSE *écoute.*

Ah grands dieux !

CHÉRUBIN *se baisse, en regardant de loin.*

Me trompai-je ? à cette coëffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE *à part.*

Si le Comte arrivait!....

LE COMTE *paraît dans le fond.*

CHÉRUBIN *s'approche et prend la main de la Comtesse, qui se défend.*

Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne: eh pourrai-je m'y méprendre à la douceur de cette main; à ce petit tremblement qui l'a saisie, sur-tout au battement de mon cœur! (*Il veut y appuyer le dos de la main de la Comtesse, elle la retire*).

LA COMTESSE, *bas.*

Allez-vous-en.

CHÉRUBIN.

Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc, où je suis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE.

Figaro va venir.

LE COMTE, *s'avançant, dit à part.*

N'est-ce pas Suzanne que j'apperçois?

CHÉRUBIN, *à la Comtesse.*

Je ne crains point du tout Figaro; car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE.

Qui donc!

LE COMTE, *à part.*

Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN,

C'est, monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étais derrière le fauteuil.

LE COMTE, *à part, avec fureur.*

C'est encore le Page infernal!

FIGARO, *à part.*

On dit qu'il ne faut pas écouter!

SUZANNE, *à part.*

Petit bavard!

LA COMTESSE, *au Page.*

Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN.

Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, *effrayée.*

Vous prétendez!.....

CHÉRUBIN, *avec feu.*

D'abord vingt baiser, pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE.

Vous oseriez ?

CHÉRUBIN.

Oh que oui, j'oserai; tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du Comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, *à part.*

Ce brigandeau !

SUZANNE, *à part.*

Hardi comme un page.

CHÉRUBIN *veut embrasser la Comtesse.*

LE COMTE *se met entre deux, et reçoit le baiser.*

LA COMTESSE, *se retirant.*

Ah ciel !

FIGARO *à part, entendant le baiser.*

J'épousais une jolie mignonne ! (*Il écoute.*)

CHÉRUBIN, *tâtant les habits du Comte.*

(*A part.*) C'est, monseigneur. *Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline*).

SCÈNE VII.

FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO *s'approche.*

JE vais.....

LE COMTE, *croyant parler au Page.*

Puisque vous ne redoublez pas le baiser.......

(*Il croit lui donner un soufflet*).

FIGARO, *qui est apportée, le reçoit.*

Ah !

LE COMTE.

.... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, *à part, s'éloigne en se frottant la joue.*

Tout n'est pas gain, non plus, en écoutant.

SUZANNE, *riant tout haut, de l'autre côté.*

Ah, ah, ah, ah !

LE COMTE, *à la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

Entends-t-on quelque chose à ce Page ! il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, *à part.*

S'il s'affligeait de celui-ci !.....

LE COMTE.

Comment ! je ne pourrai faire un pas..... (*à la Comtesse*).

mais laissons cette bizarrerie ; elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, *imitant le parler de Suzanne.*

L'espériez-vous ?

LE COMTE.

Après ton ingénieux billet ! (*Il lui prend la main*). Tu trembles ?

LA COMTESSE.

J'ai eu peur.

LE COMTE.

Ce n'est pas pour te priver du baiser que je l'ai pris. (*Il la baise au front*).

LA COMTESSE.

Des libertés !

FIGARO, *à part.*

Coquine !

SUZANNE, *à part.*

Charmante !

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle !

LA COMTESSE, *à part.*

Oh ! la prévention !

LE COMTE.

A-t-elle ce bras ferme et rondelet ? ces jolis doigts pleins de grâce et d'espiéglerie ?

LA COMTESSE, *de la voie de Suzanne.*

Ainsi l'amour ? .....

LE COMTE.

L'amour..... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire, il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE.

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE.

Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union, rendent l'hymen si respectable !

LA COMTESSE.

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE, *la caressant*

Ce que je trouve en toi, ma beauté.....

LA COMTESSE.

Mais, dites donc.

LE COMTE.

..... Je ne sais ; moins d'uniformité peut-être ; plus de piquant dans les manières ; un je ne sais quoi, qui fait le charme ;

quelquefois un refus, que sais-je? Nos femmes croient tout accomplit en nous aimant : cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment! (quand elles nous aiment). Et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes, et toujours, et saus relâche, qu'on est tout surpris un beau soir, de trouver la satiété, où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE, *à part.*

Ah! quelle leçon?

LE COMTE.

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivions ailleurs ce plaisir, qui nous fuit chez elles; c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession, par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée*

Donc elles doivent tout? .....

LE COMTE, *riant.*

Et l'homme rien? changerons-nous la marche de la nature? notre tâche à nous, fut de les obteuir : la leur ....

LA COMTESSE.

La leur?

LE COMTE.

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE.

Ce ne sera pas moi.

LE COMTE.

Ni moi.

FIGARO, *à part.*

Ni moi.

SUZANNE, *à part.*

Ni moi.

LE COMTE *prend la main de sa femme.*

Il y a de l'écho ici, parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite, et si vive et si jolie! Avec un grain de caprice tu seras la plus agaçante maîtresse! (*Il la baise au front*). Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grace que tu d'aignes y mettre, est sans prix; j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, *une révérence.*

Suzanne accepte tout.

FIGARO, *à part.*

On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, *à part.*

Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, *à part.*

Elle est intéressée ; tant mieux.

LA COMTESSE *regarde au fond.*

Je vois des flambeaux.

LE COMTE.

Ce sont les aprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer ?

LA COMTESSE.

Sans lumière?

LE COMTE *l'entraîne doucement.*

A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, *à part.*

Elle y va, ma foi ! je m'en doutais. (*Il s'avance*).

LE COMTE *grossi sa voix en se retournant.*

Qui passe ici ?

FIGARO, *en colère.*

Passer ! on vient exprès.

LE COMTE, *bas à la Comtesse.*

C'est Figaro !.... (*Il s'enfuit*).

LA COMTESSE.

Je vous suis.

(*Elle entre dans le pavillon à sa droite, pendant que le Comte se perd dans le bois au fond*).

SCÈNE VIII.

FIGARO, SUZANNE *dans l'obscurité.*

FIGARO *cherche à voir où vont le Comte et la Comtesse, qu'il prend pour Suzanne.*

JE n'entends plus rien ; ils sont entrés ; m'y voilà. (*D'un ton altéré*). Vous autres époux mal-adroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon, sans l'asseoir ; que ne m'imitez-vous ? dès le premier jour je suis ma femme, et je l'écoute, en un tour de main on est au fait : c'est charmant, plus de doute ; on sait à quoi s'en tenir. (*Marchant vivement*). Heureusement que je ne m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc, enfin.

SUZANNE, *qui s'est avancée doucement dans l'obscurité.*

(*A part*). Tu vas payer tes beaux soupçons. (*Du ton de voix de la Comtesse*). Qui va-là ?

FIGARO, *extravagant*

Qui va-là? Celui qui voudrait de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant.....

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Eh! mais, c'est Figaro!

FIGARO *regarde, et dit vivement.*

Madame la Comtesse!

SUZANNE.

Parlez bas.

FIGARO, *vîte.*

Ah! madame, que le ciel vous amène à propos! où croyez-vous qu'est monseigneur?

SUZANNE.

Que m'importe un ingrat? Dis-moi.....

FIGARO, *plus vîte.*

Et Suzanne, mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE.

Mais, parlez bas.

FIGARO, *très-vîte.*

Cette Suzon, qu'on croyait si vertueuse, qui faisait la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, *lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix.*

N'appelez pas.

FIGARO, *à part.*

Et c'est Suzon! *God-dam!*

SUZANNE, *du ton de la Comtesse.*

Vous paraissez inquiet.

FIGARO, *à part.*

Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE.

Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO.

En sentez-vous le vif desir?

SUZANNE.

Je ne serais donc pas de mon sexe! Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, *confidemment.*

Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes.... les vaut tous.

SUZANNE, *à part*

Comme je le souffleterais!

FIGARO, *à part.*

Il serait bien gai qu'avant la noce!

SUZANNE.

Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO.

FIGARO.

Par-tout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, *piquée.*

Je ne sais si vous le pensez de bonne-foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, *avec une chaleur comique, à genoux.*

Ah! madame, je vous adore. Examinez le tems, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous, aux grâces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, *à part.*

La main me brûle.

FIGARO, *à part*

Le cœur me bat.

SUZANNE.

Mais, monsieur, avez-vous songé?.....

FIGARO.

Oui, madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE.

..... Que pour la colère et l'amour....

FIGARO.

..... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

SUZANNE, *de sa voix naturelle, et lui donnant un soufflet.*

FIGARO.

Ah, démonio! quel soufflet!

SUZANNE *lui en donne un second.*

Quel soufflet! et celui-ci?

FIGARO.

Et *ques-à-quo!* de par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE, *le bat à chaque phrase.*

Ah! *ques-à-quo?* Suzanne: voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédiens, tes injures et tes projets. C'est-il çà de l'amour? dis donc comme ce matin?

FIGARO, *rit en se relevant.*

Santa barbara! oui, c'est de l'amour. Oh bonheur! oh délices! ô cent fois heureux Figaro! frappe ma bien aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon; l'homme le plus fortuné, qui fût jamais battu par une femme.

SUZANNE.

Le plus fortuné! bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins

la Comtesse, avec un si trompeur babil, que, m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO.

Ai-je pu me méprendre, au son de ta jolie voix?

SUZANNE, *en riant.*

Tu m'as reconnue? Ah, comme je m'en vengerai!

FIGARO.

Bien rosser et garder rancune, est aussi par trop féminin! Mais, dis-moi donc par quel bonheur je te vois là, quand je te croyais avec lui; et comment cet habit, qui m'abusait, te montre enfin innocente.....

SUZANNE.

Et c'est toi qui es un innocent, de venir te prendre au piége apprêté pour un autre! Est-ce notre faute à nous, si voulant muzeler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO.

Qui donc prend l'autre?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO.

Sa femme?

SUZANNE.

Sa femme.

FIGARO, *follement*

Ah, Figaro, pends-toi; tu n'as pas deviné celui-là! Sa femme? O douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! — Ainsi les baisers de cette salle?.....

SUZANNE.

Ont été donnés à madame.

FIGARO.

E elui du Page?.....

SUZANNE, *riant.*

A monsieur.

FIGARO.

Et tantôt, derrière le fauteuil?.....

SUZANNE.

A personne.

FIGARO.

En êtes-vous sûre?

SUZANNE, *riant.*

Il pleut des soufflets. Figaro.

FIGARO *lui baise la main.*

Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du Comte était de bonne guerre.

SUZANNE.

Allons, superbe ! humilie-toi.

FIGARO, *fait tout ce qu'il annonce.*

Cela est juste ; à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, *en riant.*

Ah ce pauvre Comte ! quelle peine il s'est donné.....

FIGARO *se relève sur ses genoux.*

....Pour faire la conquête de sa femme !

SCÈNE IX.

LE COMTE *entre par le fond du théâtre, et va droit au pavillon à sa droite ;* FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE *à lui-même.*

JE la cherche en vain dans le bois, elle est peut-être entrée ici.

SUZANNE, *à Figaro, parlant bas.*

C'est lui.

LE COMTE, *ouvrant le pavillon.*

Suzon, est-tu là-dedans ?

FIGARO, *bas*

Il la cherche, et moi je croyais.....

SUZANNE.

Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO, *bas.*

Achevons-le, veux-tu ?

(*Il lui baise la main.*)

LE COMTE *se retourne.*

Un homme aux pieds de la Comtesse ! .... Ah ! je suis sans armes.

(*Il s'avance.*)

FIGARO *se relève tout-à-fait, en déguisant sa voix.*

Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire était destiné pour la noce.

LE COMTE, *à part.*

C'est l'homme du cabinet de ce matin.

(*Il se frappe le front.*)

FIGARO *continue.*

Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot, aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, *à part.*

Massacre, mort, enfer !

FIGARO, *la conduisant au cabinet.*

(*Bas*). Il jure. (*Haut*) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt, quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, *à part.*

Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE, *près du pavillon à sa gauche.*

Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (*Il la baise au front*).

LE COMTE *s'écrie.*

Vengeance.

(*Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE, *saisit le bras de Figaro.*

FIGARO, *jouant la frayeur excessive.*

C'EST mon maître.

LE COMTE *le reconnaît.*

Ah! scélérat, c'est toi. Holà quelqu'un, quelqu'un?

SCÈNE XI.

PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, *botté.*

MONSEIGNEUR, je vous trouve, enfin.

LE COMTE.

Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE.

Arrivant de Séville, à étripe cheval.

LE COMTE.

Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, *criant à tue-tête.*

Pas plus de Page que dessus ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE *le repousse.*

Eh l'animal!

PÉDRILLE.

Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, *tenant toujours Figaro.*

Pour appeler. — Holà, quelqu'un; si l'on m'entend, accourez tous?

PÉDRILLE.

Figaro et moi; nous voilà deux; que peut-il donc nous arriver?

SCÈNE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPE-SOLEIL; *toute la noce accourt avec des flambeaux.*

BARTHOLO, *à Figaro.*

Tu vois qu'à ton premier signal.....

LE COMTE, *montrant le pavillon à sa gauche.*

Pédrille, empare-toi de cette porte.

(*Pédrille y va.*)

BAZILE, *bas à Figaro.*

Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, *montrant Figaro.*

Et vous tous, mes vasseaux, entourez-moi cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE.

Ha! ha!

LE COMTE, *furieux.*

Taisez-vous donc. (*à Figaro d'un ton glacé*). Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, *froidement.*

Eh! qui pourrait m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, *se contenant.*

Hors à moi-même!

ANTONIO.

C'est çà parler.

LE COMTE *reprend sa colère.*

Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur! ce serait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO.

Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer, pour des intérêts qu'ils ignorent! je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, *hors de lui.*

O rage! (*se contenant*). Homme de bien qui feignez d'igno-

rer ! Nous ferez-vous, au moins, la faveur de nous dire, quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon ?

FIGARO, *montrant l'autre avec malice*

Dans celui-là ?

LE COMTE, *vîte.*

Dans celui-ci.

FIGARO, *froidement.*

C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILLE, *étonné.*

Ha, ha !

LE COMTE, *vîte.*

Vous l'entendez, messieurs.

BARTHOLO, *étonné.*

Nous l'entendons ?

LE COMTE, *à Figaro.*

Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement, que vous sachiez ?

FIGARO, *froidement.*

Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelques tems : mais, soit qu'il l'ait négligée, ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable ; elle me donne aujourd'hui la préférence.

LE COMTE, *vivement.*

La préf..... (*se contenant*). Au moins il est naïf ! car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai oui, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, *stupéfait.*

Sa-a complice. !

LE COMTE, *avec fureur.*

Or, quand le deshonneur est public, il faut que la vengence le soit aussi.

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, hors LE COMTE.

ANTONIO.

C'EST juste.

BRID'OISON, *à Figaro.*

Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, *en riant.*

Aucun n'a eu cette joie-là.

SCENE XIV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, *parlant dans le pavillon, et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

TOUS vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, madame; et votre heure est bien arrivée! (*il sort sans regarder*). Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée!...

FIGARO *s'écrie.*

Chérubin.

LE COMTE.

Mon Page?

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE, *hors de lui.* (*à part.*)

Et toujours le Page endiablé. (*à Chérubin.*) Que faisiez-vous dans ce sallon?

CHÉRUBIN, *timidement.*

Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE.

Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE.

Entres-y toi, Antonio; conduits devant son juge, l'infâme qui m'a deshonoré.

BRID'OISON.

C'est mada-ame que vous y-y cherchez?

ANTONIO.

L'y a, parguenne, une bonne providence; vous en avez tant fait dans le pays.....

LE COMTE *furieux.*

Entres donc. (*Antonio entre.*)

SCENE XV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, excepté ANTONIO.

LA COMTE.

VOUS allez voir, messieurs, que le Page n'y était pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.*

Mon sort eût été trop cruel, si quelqu'ame sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCÈNE XVI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.*

Allons, madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO, *s'écrie:*

La petite cousine!

BAZILE.

Ha, ha!

LE COMTE.

Fanchette!

ANTONIO *se retourne et s'écrie:*

Ah, palsembleu, monseigneur, il est gaillard de me choisir, pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là!

LE COMTE, *outré.*

Qui la savait là-dedans? (*Il veut entrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.*

Permettez, monsieur le Comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang-froid, moi. (*Il entre.*)

BRID'OISON.

Voilà une affaire au-aussi trop em-embrouillée.

SCÈNE XVII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en-dedans, et sortant.*

Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en réponds. (*Il se retourne, et s'écrie*): Marceline!....

BAZILE.

Ha, ha!

FIGARO. *riant.*

Hé, quelle folie! ma mère en est?

ANTONIO.

A qui pis sera.

LE COMTE, *outré.*

Que m'importe à moi? La Comtesse.....

SCÈNE XVIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; SUZANNE.

SUZANNE, *son éventail sur le visage.*

LE COMTE.

.....AH! la voici qui sort. (*Il la prend violamment par le bras.*) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse.....

SUZANNE, *se jette à genoux la tête baissée.*

LE COMTE.

Non, non.

FIGARO, *se jette à genoux de l'autre côté.*

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

MARCELINE *se jette à genoux devant lui.*

LE COMTE, *plus fort.*

Non, non.

Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.

LE COMTE, *hors de lui.*

Y fussiez-vous un cent.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS; LA COMTESSE *sort de l'autre pavillon.*

LA COMTESSE *se jette à genoux.*

AU moins je ferai nombre.

LE COMTE, *regardant la Comtesse et Suzanne.*

Ah, qu'est-ce que je vois!

BRID'OISON, *riant.*

Eh pardi, c'è-est ma-adame.

LE COMTE *veut relever la Comtesse.*

Quoi! c'était vous Comtesse?....... (*D'un ton suppliant*) : Il n'y a qu'un pardon bien généreux.......

LA COMTESSE, *en riant.*

Vous diriez, *non, non,* à ma place; et moi, pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition.

(*Elle se relève.*)

SUZANNE *se relève.*

Moi aussi.

MARCELINE *se relève.*

Moi aussi.

FIGARO *se relève.*

Moi aussi : il y a de l'écho ici!

(*Tous se relèvent.*)

LE COMTE.

De l'écho! — J'ai voulu ruser avec eux; ils m'ont traité comme un enfant!

LA COMTESSE, *en riant.*

Ne le regretez pas, monsieur le Comte.

FIGARO, *s'essuyant les genoux avec son chapeau.*

Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur!

LE COMTE, *à Suzanne.*

Ce billet fermé d'une épingle?......

SUZANNE.

C'est madame qui l'avait dicté.

LE COMTE.

La réponse lui en est bien due. (*Il baise la main de la Comtesse.*)

LA COMTESSE.

Chacun aura ce qui lui appartient.

(*Elle donne la bourse à Figaro et le diamant à Suzanne.*)

SUZANNE, *à Figaro.*

Encore une dot.

FIGARO, *frappant la bourse dans sa main.*

Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher!

SUZANNE.

Comme notre mariage.

GRIPE-SOLEIL.

Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE *arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein, et le jette à terre.*

La jarretière? Elle était avec ses habits; la voilà.

DES GARÇONS DE LA NOCE *veulent le ramasser.*

CHÉRUBIN, *plus alerte, court la prendre et dit:*

Que celui qui la veut, vienne me la disputer.

LE COMTE, *en riant, au Page.*

Pour un monsieur chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt.

CHÉRUBIN *recule en tirant à moitié son épée.*

A moi, mon colonel?

FIGARO, *avec une colère comique.*

C'est sur ma joue qu'il l'a reçue : voilà comme les grands font justice !

LE COMTE, *riant.*

C'est sur sa joue? Ah, ah, ah, qu'en dites-vous donc, ma chère Comtesse?

LA COMTESSE *absorbé revient à elle, et dit avec sensibilité.*

Ah! oui, cher Comte, et pour la vie, sans distraction, je vous jure.

LE COMTE, *frappant sur l'épaule du juge.*

Et vous don Brid'oison, votre avis maintenant?

BRID'OISON.

Su-ur tout ce que je vois, mon-onsieur le Comte?..... Ma-a foi, pour moi je-e ne sais que vous dire*: voilà ma fa-açon e penser.

Tous ensemble.

Bien jugé.

FIGARO.

J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haîne est accourue. Une jolie femme et de la fortune.......

BARTHOLO, *en riant.*

Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO.

Est-il possible?

BARTHOLO.

Je les connais.

FIGARO, *saluant les Spectateurs.*

Ma femme et mon bien mis à part; tous me feront honneur et plaisir.

On joue la ritournelle du Vaudeville. [Air noté.]

VAUDEVILLE.

BAZILE.

Triple dot, femme superbe;
Que de biens pour un époux!
D'un seigneur, d'un Page imberbe,
Quelque sot serait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO.

Je le sais........ (*Il chante.*)
Gaudeant bene nati.

BAZILE.

Non........ (*Il chante.*)
Gaudeant bene nanti.

SUZANNE.

Qu'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante, et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse on la punit.
De cette absurde injustice,
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi. (bis.)

FIGARO.

Jean Jeannot jaloux risible,
Veut unir femme et repos,
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu;
Hors l'amant qui l'a vendu. (bis.)

LA COMTESSE.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre presque infidelle,
Jure de n'aimer que lui.

La moins folle, hélas! c'est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien. (bis.)

LE COMTE.

D'une femme de province,
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu du prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous. (bis.)

MARCELINE.

Chacun sait la tendre mère,
Dont il a reçu le jour:
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO *continue l'air.*

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor,
Vaut souvent son pesant d'or. (bis.)

Par le sort de la naissance,
L'un est roi, l'autre berger;
Le hasard fit leur distance;
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense,
Le trépas brise l'autel;
Et Voltaire est immortel. (bis)

CHERUBIN.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner. (bis)

SUZANNE.

Si ce gai ce fol ouvrage,
Renfermait quelque leçon;

En faveur du badinage,
Faites grace à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit, dans nos desirs,
A son but, par les plaisirs. (bis.)

BRID'OISON.

Or, Messieurs, la Co-omédie,
Que l'on juge en cè-et instant;
Sauf erreur, nous pein-eint la vie
Du bon peu-euple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie;
Il s'agite en cent fa-açons;
Tout finit par des chansons. (bis.)

BALLET GÉNÉRAL.

FIN.



